

B. 1. 4670 7

LA FIANCÉE,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

PAR M. SCRIBE,

MUSIQUE DE M. AUBER;

*représenté, pour la première fois, sur le Théâtre
de l'Opéra-Comique, le 10 janvier 1829.*



A BRUXELLES,

CHEZ J. - B. DUPON, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

PRÈS DU POIDS DE LA VILLE,

Et chez les principaux Libraires du Royaume.

*

1829.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. DE SALDORF, chambellan.

M. TILLY.

FRÉDÉRIC DE LOWENSTEIN,
colonel.

M. LEMONNIER.

MAD. CHARLOTTE, modiste et
marchande lingère.

Mad. LEMONNIER.

HENRIETTE, une de ses ouvrières.

Mad. PRADDER.

FRITZ, marchand tapissier, fiancé
d'Henriette.

M. CHOLLET.

MINA, autre ouvrière de madame
Charlotte.

Mlle MARIETTE.

DEMOISELLES DE COMPTOIR.

SOLDATS de la milice bourgeoise.

SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, DOMESTIQUES.

(La scène se passe à Vienne.)

LA FIANCÉE.

ACTE PREMIER.

(*Le théâtre représente un des boulevards de Vienne. Au fond, une allée d'arbres ; sur le premier plan, à la droite du spectateur, l'hôtel de M. de Saldorf ; au-dessus de la porte cochère, une fenêtre avec un balcon ; à gauche, la boutique de madame Charlotte ; au-dessus de la porte, un auvent en coutil sous lequel travaillent en plein air les demoiselles du magasin. Sur le second plan et toujours à gauche, la façade d'un hôtel avec des colonnes.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

INTRODUCTION.

**HENRIETTE, MINA, DEMOISELLES DE BOUTIQUE,
occupées à travailler.**

LE CHOEUR.

Travaillons, mesdemoiselles !
Grace à nos heureux talens,
Les dames sont bien plus belles
Et les messieurs plus galans.

MINA.

C'est en chantant que l'ouvrage s'avance.
Henriette, dis-nous la romance
De Brigitte et de Julien.

TOUTES regardant autour d'elles.

Madame n'est pas là ?

TOUTES.

Silence ! écoutons bien.

HENRIETTE.

Premier couplet.

« Si je suis infidèle,
 » Même après ton trépas,
 » Pour me punir, dit-elle,
 » Julien, tu reviendras!... »
 Il partit, et Brigitte
 Un grand mois le pleura,
 Et puis le mois d'ensuite
 Elle se consola.

Dans ce temps-là
 C'était déjà comm' ça.

Deuxième couplet.

Mais alors en Autriche
 Était un beau seigneur,
 Jeune, amoureux et riche,
 Toujours rempli d'ardeur.
 Brigitte, toujours constante,
 D'abord le repoussa...
 Puis la semaine suivante,
 Brigitte l'épousa.

Dans ce temps-là
 C'était déjà comm' ça.

Troisième couplet.

On fait le mariage...
 Mais voilà que le soir
 Un spectre au noir visage
 Près du lit vient s'asseoir.

*(Toutes les petites filles se lèvent et se rapprochent
 d'Henriette.)*

Et ce spectre effroyable,
 C'est Julien! le voilà,

(Le montrant de la main.)

Et d'effroi la coupable
 A sa vue expira!

Dans ce temps-là
 C'était toujours comm' ça.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, MAD. CHARLOTTE, suivie d'une
demoiselle de comptoir portant un carton.

LE CHŒUR.

Mais taisons-nous ! c'est madame, c'est elle !

(*Se rasseyant et se mettant à l'ouvrage.*)

Et vite redoublons de travail et de zèle.

MAD. CHARLOTTE.

Premier couplet.

Que de mal, de tourmens !

Et qu'il faut de talens,

Quand on est modiste et couturière !

Aux tendrons de quinze ans,

Et même aux grand'mamans,

A chacune, en un mot, il faut plaire.

« Changez-moi ce bouquet,

» La couleur m'en déplaît ! »

— « Reprenez ce bonnet,

» Je le veux plus coquet. »

— « Le tour de ce corset

» Me paraît indiscret... »

Que de goûts différens !

Que de mal, de tourmens !

Quand on veut satisfaire les femmes !

Il faudrait des secrets

Pour pouvoir à jamais

Conservier les attraits de ces dames !

On a tant d' mal déjà

A garder ceux qu'on a !

Deuxième couplet.

L'une veut s'embellir,

L'autre veut rajeunir,

Et chacune a le dessein de plaire

A l'amant... au mari :

Par bonheur celles-ci

Ne sont pas nombreuses d'ordinaire.

« Que ce nœud séducteur

» Me ramène son cœur ! »

— « Avec ces rubans bleus,
» Il me trouvera mieux ! »
— « Le vert lui plaît beaucoup. »
— « La rose est de son goût. »
Que de mal, de tourmens !

Et qu'il faut de talens,
Quand on veut satisfaire les femmes !
Il faudrait pour toujours,
Enchaînant les amours,
Conservier les amans de ces dames !
On a tant d' mal déjà
A garder ceux qu'on a

(Elle se retourne , et ses ouvrières qui s'étaient levées
pour l'écouter , se rasseient vivement.)

LE CHŒUR.

Travaillons, mesdemoiselles, etc.

(Pendant la reprise de ce chœur , madame Charlotte
examine le travail de chacune des ouvrières.)

MAD. CHARLOTTE.

Ah ! si on n'était pas là pour surveiller ! (à Mina.)
qu'est-ce que vous faites-là ? quel est cet ouvrage ?

MINA.

C'est pour madame de Saldorf, la femme du
chambellan.

MAD. CHARLOTTE.

Cette grande dame si vertueuse ! si exemplaire !
la protectrice d'Henriette ! (s'approchant d'Hen-
riette.) Et vous, mademoiselle, à quoi vous occu-
pez-vous ?

HENRIETTE.

C'est pour mon mariage.

MAD. CHARLOTTE.

En effet ; c'est demain qu'on vous marie. (soupi-
rant.) Pauvre enfant !

MINA.

Je ne vois pas qu'elle soit si à plaindre ; épouser

M. Fritz, un joli garçon et le plus riche tapissier de Vienne! certes, si j'étais à sa place!....

TOUTES.

Et moi aussi!....

MAD. CHARLOTTE.

Silence! mesdemoiselles, on ne vous demande pas votre avis! Je conviens que M. Fritz n'est pas mal, et qu'il est changé à son avantage, surtout depuis quelques mois, depuis la mort de son oncle Dominique, dont il a hérité; mais il est si défiant, si soupçonneux, si jaloux!

HENRIETTE.

Lui, madame!....

MAD. CHARLOTTE.

Ah! je le connais mieux que vous! car tout le monde sait qu'autrefois il avait eu des intentions, et que certainement il n'aurait pas demandé mieux; mais c'est moi qui ai refusé, parce que quelque vertu que l'on ait, elle court trop de danger avec un mari jaloux, ne fût-ce que par esprit de contradiction... Du reste, ce que j'en dis, c'est pour vous prévenir et par amitié pour vous; car dès que ce mariage doit se faire, j'aime autant que ce soit demain.

MINA.

Vraiment!

MAD. CHARLOTTE.

Oui, mademoiselle! Depuis un mois que M. Fritz vient ici tous les soirs pour vous faire la cour, c'est d'un très-mauvais effet dans une maison telle que la mienne, aux yeux de mes pratiques qui ne sont pas obligées de savoir qu'il s'agit de mariage, sans compter que cela peut donner des idées à ces demoiselles.

TOUTES.

Ah ! madame !

MAD. CHARLOTTE.

Silence ! Je dois aussi vous prévenir que la noce se fait demain à l'hôtel et dans les jardins de M. de Saldorf, qui nous a toutes invitées !

TOUTES *quittent leur ouvrage et se lèvent.*

Ah ! quel bonheur ! quel bonheur !

MAD. CHARLOTTE.

Et j'espère que pour la tenue, la mise et la décence, vous ferez honneur à la maison où vous avez l'avantage de travailler ; d'ailleurs, je serai là ! (à *Henriette.*) Tenez, portez là-haut ces cartons, et vous, mesdemoiselles, il est temps de rentrer et de fermer le magasin, car voici le soir.... (*regardant à droite du spectateur.*) Dieu ! encore M. Fritz que j'aperçois ! (*aux jeunes filles qu'elle fait rentrer.*) Allons, allons, dépêchons : m'avez-vous entendue ? (*Elles rentrent toutes dans le magasin, et Mine, qui est restée la dernière, enlève l'auvent et ferme le contrevent de la boutique : tout cela sur la ritournelle de l'air suivant.*)

SCÈNE III.

FRITZ *arrivant par la droite.*

CANTABILE.

O jour plein de charmes !

Le cœur rempli d'espoir, j'arrive au rendez-vous.

Plus de craintes, plus d'alarmes !

Enfin, demain je serai son époux !

Qu'elle est jeune et jolie

Celle que j'ai choisie !

D'un tel trésor, d'un bien si doux,

Comment ne pas être jaloux ?

CAVATINE.

Un jour encore,
 Un seul jour! quel tourment,
 Lorsque l'on s'adore,
 Et lorsque l'on attend!

Qu'un tel hyménée
 A pour moi d'appas!
 Mais cette journée
 Ne finira pas!

Un jour encore,
 Un seul jour! quel tourment,
 Lorsqu'on s'adore,
 Et lorsque l'on attend!

C'est elle! je l'entends! Ah! mon Dieu, madame
 Charlotte est avec elle et ne la quitte jamais!

SCÈNE IV.

FRITZ, HENRIETTE, MAD. CHARLOTTE
sortant du magasin.

MAD. CHARLOTTE à Fritz qui la regarde d'un air de
mauvaise humeur.

Eh bien! monsieur Fritz, qu'avez-vous donc?
 pour une veille de noce, vous avez l'air bien
 soucieux.

FRITZ.

C'est qu'il y a de quoi, madame Charlotte.

MAD. CHARLOTTE *vivement.*

Est-ce que votre mariage serait contrarié?

FRITZ.

Le mariage... non pas; mais c'est le mari qui
 l'est beaucoup. Je disais à Henriette que je venais
 de recevoir un billet de garde pour ce soir.

MAD. CHARLOTTE.

Vraiment!

FRITZ.

Passez donc toute la nuit au corps-de-garde... comme c'est agréable !... comme je serai gentil demain pour mon mariage !

MAD. CHARLOTTE.

Il faut bien que les honneurs coûtent quelque chose... quand on est comme vous... caporal dans la lansturm, dans la milice bourgeoise de Vienne...

FRITZ.

Les honneurs, c'est bel et bon... mais je ne suis pas soldat, je suis bourgeois ; je paie patente pour être tapissier, et non pas pour être brave... et depuis cette invention de garde urbaine... je ne sais pas si les grands seigneurs dorment mieux dans leur lit... mais nous autres ne sommes jamais sûrs de passer la nuit dans le nôtre... et c'est ça qui me fait trembler pour plus tard (*regardant Henriette*), quand je serai marié...

MAD. CHARLOTTE.

Qu'est-ce que je disais tout-à-l'heure ? déjà de la jalousie !

FRITZ.

Oh ! non... quand elle sera ma femme, quand elle sera chez moi, je n'en aurai plus ; mais... ici... dans ce magasin de nouveautés qui est toujours fréquenté par des chambellans, des ducs, des marquis...

MAD. CHARLOTTE.

Quand on tient du bon...

FRITZ.

Ça leur est bien égal, ils achètent toujours sans regarder... c'est-à-dire, si... ils regardent, mais c'est mademoiselle Henriette qu'ils ne quittent pas des yeux... et qui n'a pas même l'air d'y faire attention... Aussi (*regardant madame Charlotte*), quoi

qu'en puisse dire certaine personne... je suis bien tranquille sur son compte... c'est honnête et désintéressé. (*regardant toujours madame Charlotte.*) Ce n'est pas elle qui m'épouse pour ma fortune; ce n'est pas elle qui a eu des vues sur moi depuis l'héritage de mon oncle Dominique.

MAD. CHARLOTTE *fièrement.*

Qu'est-ce que c'est?

FRITZ.

Ce n'est pas à vous que je parle... c'est à elle. Oui, mademoiselle Henriette, je sais tout ce que vous valez; je suis trop heureux que vous vouliez bien m'aimer, et j'ai en vous autant de confiance que j'ai d'amour et de vénération...

HENRIETTE *lui tendant la main.*

Pauvre Fritz...

MAD. CHARLOTTE.

Que je ne vous dérange pas... je m'en vais... Mais j'oubliais, mademoiselle, de vous remettre une carte... qu'on a apportée tantôt pour vous.

HENRIETTE.

Une carte pour moi?

MAD. CHARLOTTE.

Oui... un colonel, un beau jeune homme...

FRITZ *vivement.*

Un jeune homme!

MAD. CHARLOTTE.

Dans un superbe équipage attelé de quatre chevaux gris: madame, m'a-t-il dit, Henriette Miller est-elle ici?

FRITZ.

Comment, Henriette tout court?... moi qui vous dis toujours mademoiselle!

MAD. CHARLOTTE.

Monsieur, ai-je répondu... elle est ici en face, chez madame de Saldorf, la femme du chambellan. Soudain je l'ai vu pâlir et changer de couleur. Madame, a-t-il repris, d'une voix très-émue, dites-lui que c'était un ami qui était venu pour la voir, et qui reviendra demain... et il est parti en me laissant cette carte.

FRITZ *la prenant*

Donnez..... (*lisant.*) « Le comte Frédéric de Lowenstein. »

HENRIETTE *avec joie.*

Frédéric!

FRITZ.

« Colonel des carabiniers. » Vous connaissez des carabiniers, et vous ne m'en parliez pas.... Eh! mais! qu'est-ce que cela veut dire? et d'où vient le trouble où je vous vois?

HENRIETTE.

Moi!

MAD. CHARLOTTE.

Pardon, ma chère Henriette, d'avoir commis une indiscretion; si j'avais su... si j'avais pu me douter...

HENRIETTE.

Il n'y a point de mal, madame; depuis trois ans le comte de Lowenstein était prisonnier en Russie... on l'avait cru mort, et je vous remercie du plaisir que vous m'avez causé, en m'annonçant son arrivée.

FRITZ.

Qu'est-ce que cela signifie? Parlez, je veux savoir...

HENRIETTE.

C'est-ce-que je voulais vous apprendre, monsieur; mais à vous... à vous seul.

MAD. CHARLOTTE.

C'est-à-dire que je suis de trop... Je m'en vais, mon voisin; mais quoique vous ayez bien mal interprété jusqu'ici l'amitié que je vous porte... je ne vous donnerai qu'un dernier conseil : prenez garde à vous !

(Elle rentre dans la boutique à gauche.)

SCÈNE V.

FRITZ, HENRIETTE.

HENRIETTE *s'approchant de lui après un instant de silence.*

Fritz! Croyez-vous que je vous aime ?

FRITZ.

Mais, vous me le dites.

HENRIETTE.

Et si je ne vous aimais pas... qui me forcerait à vous le dire ? qui m'obligerait à vous épouser?..

FRITZ.

Personne... je le sais... Aussi, mademoiselle... je vous écoute... et je vous crois d'avance.

HENRIETTE.

Mon père, qui était un simple soldat, eut le bonheur dans une bataille contre les Français, de sauver la vie au vieux comte de Lowenstein, qui lui fit avoir son congé, le nomma son jardinier en chef, et me fit élever au château avec son fils Frédéric, qui avait quelques années de plus que moi !

FRITZ.

Celui qui est colonel des carabiniers?...

HENRIETTE.

Lui-même. Quoique grand seigneur, quoique seul héritier des titres et des richesses de l'une des premières familles de l'Allemagne, Frédéric était si bon qu'il me traitait comme une sœur, moi, pauvre paysanne et simple jardinière du château. Aussi, touchée de ses bienfaits, pénétrée de reconnaissance, je m'étais habituée dès mes jeunes années à le respecter, à le chérir comme mon protecteur, comme le fils de mes maîtres.

FRITZ.

Pas davantage ?

HENRIETTE.

Je le croyais, du moins... et cependant je ne pouvais m'expliquer le serrement de cœur que j'éprouvais... lorsqu'il venait au château de belles et nobles demoiselles, avec qui Frédéric... était si galant et si empressé!... et dans les jours de bal, lorsque ces jeunes comtesses, éblouantes d'attraits et de parures, dansaient avec lui dans les salons.. tandis que moi et les gens du château les regardions de l'antichambre! je ne sais quelle tristesse venait me saisir. Je me trouvais au milieu de tout ce monde, seule, abandonnée, et le désespoir dans le cœur.

FRITZ.

Voyez-vous cela!

HENRIETTE.

Enfin, un jour... une jeune et belle héritière, mademoiselle de Rhétal, était au château, et au détour d'une allée, je l'aperçus auprès de Frédéric qui lui baisait la main... Ah! je crus que j'allais mourir!... Mais que devins-je quand il me dit tout bas : Henriette, va-t-en!... Je m'enfuis, je courus dans ma chambre, et me jetant dans les bras de mon père,

je fondis en larmes. Il ne comprit que trop bien ma douleur... Tu es de trop basse naissance, me dit-il, pour être jamais sa femme, et tu as le cœur trop fier pour devenir sa maîtresse; il faut t'éloigner... il faut l'oublier, ma fille... Et c'est alors que je vins dans cette capitale près de la comtesse de Rhétel, près de sa fille qui m'avait prise en amitié.

FRITZ.

Et M. Frédéric ?

HENRIETTE.

Il partit pour son régiment, et plus tard pour la campagne de Russie avec les Français dont nous étions alors les alliés. Deux ans après, les parens de mademoiselle de Rhétel la marièrent à M. le baron de Saldorf, le chambellan, et ma jeune protectrice me plaça chez madame Charlotte, cette lingère dont le magasin est en face de son hôtel; de sorte que je ne passe pas un jour sans la voir; et si vous la connaissiez comme moi, si vous saviez quel ange de bonté, quel modèle de toutes les vertus! Je retrouvai près d'elle l'amour de mes devoirs, le calme, le repos. C'est alors que vous vous êtes présenté, et que d'abord indifférente à votre amour, j'ai fini par en être touchée et par vous plaindre.

FRITZ.

Serait-il vrai ?

HENRIETTE.

Vous m'aimiez tant!... et il doit être si cruel de ne pas être aimé de ceux qu'on aime! Vous aviez l'aveu de mon père, celui de madame Saldorf, ma bienfaitrice... Vous m'avez demandé le mien. J'ai compris alors quels étaient mes nouveaux devoirs, j'ai juré de faire le bonheur d'un galant homme qui me consacrait sa vie... Ce serment-là, je le tiendrai,

monsieur Fritz, et vous aurez en moi une honnête femme.

FRITZ.

Cette franchise-là me le prouve, et je suis trop heureux. Oui, mademoiselle Henriette, si vous saviez... si je pouvais vous dire...

(*On entend un roulement de tambour lointain dont le bruit augmente peu-à-peu.*)

DUO.

HENRIETTE.

Entendez-vous? c'est le tambour ;
De votre garde voici l'heure.
Entendez-vous? c'est le tambour ;
Il défend de parler d'amour.

FRITZ.

Qu'un instant encor, je demeure ;
Laissez-moi vous parler d'amour.

(*Le bruit augmente.*)

Maudit tambour, maudit tambour !
On ne peut plus se faire entendre.

HENRIETTE.

Il faut partir, c'est le signal !

FRITZ.

Et le premier je dois m'y rendre.
Ah ! quel ennui ! quel sort fatal
D'être amoureux et caporal !

HENRIETTE *souriant.*

Loin de sa belle,
L'honneur l'appelle.
Qu'il est cruel, mais qu'il est
Guerrier fidèle, (beau,
De fuir sa belle (peu !
Pour l'honneur et pour son dra-

FRITZ.

Adieu, ma belle,
L'honneur m'appelle.
Qu'il est cruel, mais qu'il est
Guerrier fidèle, (beau,
De fuir sa belle (peu !
Pour l'honneur et pour son dra-

HENRIETTE *lui tendant la main au moment où il va partir.*

Plus de soupçons, plus de colère...

FRITZ.

Non, non, je n'en ai plus, ma chère ;

Mais pourtant ce beau militaire,
Qui demain doit venir vous voir?...

HENRIETTE.

S'il doit vous donner de l'ombrage,
Dès ce moment je m'engage
À ne plus le recevoir.

FRITZ.

Non, non, plus de défiance,
Car à l'amour, à l'espérance
Mon cœur se livre en ce jour.

Le roulement redouble.)

HENRIETTE.

Entendez-vous? c'est le tambour;
De votre garde voici l'heure!

FRITZ.

Qu'un instant encor, je demeure;
Laisse-moi te parler d'amour.

(Même bruit.)

Maudit tambour, maudit tambour!
On ne peut pas parler d'amour.
Ah! quel ennui! quel sort fatal
D'être amoureux et caporal!

HENRIETTE.

Loin de sa belle,
L'honneur l'appelle.

Qu'il est cruel, mais qu'il est
Guerrier fidèle, (beau,
De fuir sa belle (peau!
Pour l'honneur et pour son dra-

FRITZ.

Adieu, ma belle,
L'honneur m'appelle.

Qu'il est cruel, mais qu'il est
Guerrier fidèle, (beau,
De fuir sa belle (peau!
Pour l'honneur et pour son dra-

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, SALDORF, *sortant de son hôtel.*

SALDORF.

Eh bien! eh bien, Fritz! qu'est-ce que nous fai-
sons-là?... Est-ce que tu n'entends pas le rappel?...
Tu n'as pas encore ton uniforme!

FRITZ.

Si, mon commandant; je vais le chercher et me
rends à mon poste. *(Il sort en courant.)*

HENRIETTE.

Comment, monsieur de Saldorf, vous êtes son commandant ?

SALDORF.

Oui, ma belle enfant ; colonel de la milice urbaine, j'y ai consenti ; c'est un honneur que nous autres, grands seigneurs, faisons à la bourgeoisie. D'ailleurs, quoique chambellan, j'ai toujours eu les inclinations guerrières.

HENRIETTE.

C'est vrai ; j'ai entendu parler de plusieurs affaires où vous vous êtes montré.

SALDORF.

Il faut cela dans ma position. Il y a une foule de gens qui en veulent aux honneurs et à la richesse, et qui disent : Il est millionnaire, il est chambellan, donc il est bête. Eh bien ! non, et je le prouve l'épée à la main. Pour cela, il ne faut que de l'adresse et du courage ; on en achète à la salle d'armes, et quand une fois on a tué son homme, on vit là-dessus, et les railleurs vous laissent tranquille ; tu comprends..

HENRIETTE.

En vérité, monsieur le baron, je vous admire ; vous êtes toujours gai et content.

SALDORF.

C'est vrai ; je suis content... de moi ! et tu deviendras que ce n'est pas sans motif. De l'or, de la jeunesse, de la santé, une femme charmante, et baron par-dessus le marché, si avec cela on n'était pas gai, il faudrait être bien misanthrope, et je ne le suis pas ; j'aime tout le monde, surtout les jolies femmes.... Tu en sais quelque chose...

HENRIETTE.

Moi, monsieur ?

SALDORF.

Oh ! tu me tiens rigueur ; tu fais la cruelle. Je devrais m'en fâcher ; eh bien ! pas du tout , j'aime cela , parce que c'est bizarre... C'est la première!... Aussi je suis de moitié avec ma femme pour te protéger , pour te doter... Tu n'as pas oublié que demain la noce se faisait chez moi , à l'hôtel. J'ai permis à Fritz , ton mari , d'inviter tous ses amis , tous ses compatriotes qui se trouvent en cette ville. Nous aurons des chants et des costumes tyroliens. Cela fera bien dans mes jardins ; et , pour compléter la fête , j'ai invité en masse cette excellente madame Charlotte et toutes ses demoiselles.

HENRIETTE.

Je connais , monsieur , toutes vos bontés.

SALDORF.

Oui , moi je suis bon ; cela m'amusera , parce que toutes ces petites filles , c'est gentil ; et puis , un grand seigneur qui protège la candeur , l'innocence , c'est original. Si j'avais le temps , j'aurais des couplets à-dessus.

HENRIETTE.

Vous en faites aussi ?

SALDORF.

Parbleu ! on fait de tout , quand on est chambellan ; mais aujourd'hui je ne serais pas en train ; j'ai un chagrin affreux.

HENRIETTE.

On ne s'en douterait pas.

SALDORF.

Parce que je prends sur moi... Ma femme est malade....

HENRIETTE.

O ciel !

SALDORF.

Elle dit que non , de peur de me faire de la peine ; mais je m'y connais. Elle est souffrante, et comme ça m'inquiète beaucoup , je te prierai de passer la nuit auprès d'elle, à l'hôtel, comme cela t'arrive souvent, parce que je suis obligé d'aller au bal.

HENRIETTE.

Dans un pareil moment... vous éloigner.

SALDORF.

Du tout... c'est à deux pas... là, enface l'hôtel du comte de Darmstadt.. un bal paré et masqué, voilà pourquoi tu me vois en grande tenue. Tu sais que ma femme n'habite plus ce côté du boulevard, et j'ai dit qu'on te préparât la chambre à coucher...

HENRIETTE.

Qui est derrière la sienne... (*montrant le balcon à droite du spectateur.*) qui donne sur ce balcon ?

SALDORF.

Oni, de sorte que demain en t'éveillant, tu apercevras le boulevard de ta fenêtre.

HENRIETTE.

Je vous remercie, monsieur, d'avoir pensé à moi.

SALDORF.

Oh! moi d'abord... je pense à tout... Adieu, ma toute belle... Adieu, madame Fritz... à demain, bonne nuit. (*Henriette entre dans l'hôtel à droite.*)

SCÈNE VII.

SALDORF *seul, regardant sortir Henriette.*
Elle est charmante, cette petite femme-là !

RÉCITATIF.

Quel sourire enchanteur ! quel séduisant regard !
Que ce Fritz est heureux !... Mais nous verrons plus tard.

CANTABILE.

De plaire aux plus rebelles,
Je connais le secret.
On parle de cruelles,
Moi, je n'y crois jamais.
Leur sagesse est un rêve,
Comme on l'a dit déjà :
L'amour nous les enlève,
L'hymen nous les rendra.

RONDEAU.

Oui, l'amour m'est favorable ;
De succès il vous accable ,
Lorsqu'on est riche , aimable ,
Et lorsqu'on est chambellan ,
Devant ce talisman ,
L'innocence
Se trouve bien souvent
Sans défense ,
Et promptement
Elle se rend.

Qui, l'amour m'est favorable , etc.

SCÈNE VIII.

SALDORF , FREDERIC *qui entre pendant la ritournelle de l'air précédent.*

SALDORF *l'apercevant.*

Eh ! mais je ne me trompe point ; monsieur le comte de Lowenstein !...

FREDERIC.

Monsieur de Saldorf !

SALDORF.

Je suis enchanté de vous trouver... car j'ai de grands reproches à vous faire. Comment, colonel, depuis votre résurrection, vous vous êtes présenté dans les premières maisons de la capitale, et vous n'êtes pas encore venu chez moi...

FREDERIC.

Je n'aurais pas osé, monsieur le baron... sans votre invitation.

SALDORF.

Justement... voilà ce que j'ai dit à madame de Saldorf... je l'ai grondée... parce qu'elle ne voulait pas vous écrire; mais elle vous écrira, et j'étais d'autant plus fâché contre elle et contre vous... que ce matin j'ai aperçu votre voiture à deux pas d'ici, à la porte du magasin de nouveautés où vous n'étiez point venu sans quelque dessein.

FREDERIC.

Moi, monsieur !

SALDORF.

Vous êtes comme moi... vous êtes un amateur...! et il y a là des petites filles charmantes : c'est peut-être pour l'une d'elles que vous êtes ici en héros espagnol... hem... Mais, qu'avez-vous donc, mon cher? d'où vient cet air triste et glacé...? est-ce un reste de la Sibérie? Il me semble au contraire que lorsqu'on vient de Russie, lorsque pendant trois ans on a été mort ou à-peu-près, car nous avons bien cru que vous l'étiez... on doit avoir envie de s'égayer et de vivre pour rattraper le temps perdu... Ne venez-vous pas ce soir au bal du comte de Darmstadt?

FREDERIC *vivement.*

Vous y allez avec madame de Saldorf?

SALDORF.

Non; ma femme est un peu indisposée, et en bon mari, je l'ai engagée à rester chez elle, ce que j'aime autant, parce qu'il y a là de très-jolies femmes, et elle est très jalouse la chère baronne...

FREDERIC.

Jalouse!...

SALDORF.

Oui ; et moi qui suis volontiers aimable avec tout le monde , je crains toujours qu'elle ne se doute de quelque chose. Elle est triste , mélancolique... quelquefois , quand je rentre , elle a les yeux rouges. Elle a pleuré , au point que je lui disais l'autre jour : chère amie , tu as une passion dans le cœur , une passion malheureuse : ce qui est vrai , elle m'aime trop... elle n'est pas raisonnable ; mais voici l'heure , je me rends au bal. On vous verra ce soir ?

FREDERIC.

Non , monsieur le baron , je n'y vais point...

SALDORF.

Je croyais que vous m'aviez dit...

FREDERIC.

Au contraire , je suis attendu ce soir chez le ministre de la guerre... et j'ai laissé mes gens à leur pas d'ici.

SALDORF.

Vous avez bien fait... car l'accès de ce boulevard est défendu aux voitures... Désolé de ne point passer la soirée avec vous. Mais je vous prévins , monsieur le comte , que c'est-là ma demeure... et nous nous brouillerons si vous ne venez point... Mais qu'est-ce qui sort là de chez moi ?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS , UN DOMESTIQUE.

SALDORF.

Wilhem... où allez-vous ?

LE DOMESTIQUE.

C'est une commission dont madame m'a chargé...

une lettre pour monsieur le comte de Lowenstein, et je me rends à son hôtel.

SALDORF *prenant la lettre.*

C'est inutile... donnez!

(*Le domestique rentre dans l'hôtel.*)

FREDERIC *à part.*

O ciel!

SALDORF.

Vous le voyez, mon cher colonel, je n'ai qu'à parler pour être obéi... J'avais dit à ma femme de vous écrire, et elle n'a pas voulu se coucher avant d'avoir exécuté mes ordres... je vous remets son invitation.

FREDERIC *mettant le billet dans sa poche.*

En vérité... monsieur le baron.

SALDORF.

Que je ne vous gêne pas... Lisez, je vous prie... moi je m'en vais au bal... parce qu'il ne faut jamais qu'un mari prenne connaissance des lettres de sa femme... c'est plus prudent, n'est-il pas vrai?

(*Il sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE X.

FREDERIC *seul.*

RÉCITATIF.

Je craignais de trahir le secret de mon cœur...

(*Regardant du côté par où Saldorf est sorti.*)

C'est donc lui qui causa le malheur de ma vie!...

(*Regardant du côté des fenêtres de Mad. de Saldorf.*)

Et toi, que j'adorais, toi, qui me fut ravie,
Comme moi, tu gémiss en proie à ta douleur!

(*Décachetant la lettre.*)

Ah! depuis que je l'aime, à ses devoirs fidèle,
Ce gage est le premier qu'hélas! je reçus d'elle.

Lisons : je ne le peux....

Ma main tremble, et les pleurs obscurcissent mes yeux.

(*Il s'arrête, essuie ses yeux, porte la lettre à ses lèvres, puis il lit.*)

« Frédéric, je fais mal en vous écrivant, et pourtant il le faut... plaignez-moi et ne m'accusez pas! »

Moi, accuser la vertu la plus pure!

(*Continuant.*)

« Lorsqu'il y a trois ans, votre général lui-même nous apprit la nouvelle de votre mort, je ne vous dirai pas quelle fut ma douleur... vous la comprendrez sans peine, vous que j'aimais dès l'enfance... vous à qui je devais être unie! Si j'avais été maîtresse de mon sort, j'aurais voué à votre souvenir le reste de ma vie, mais mon père ordonnait... il fallut obéir, il fallut donner à un autre un cœur qui vous appartenait encore.... »

(*S'arrêtant et cachant sa tête entre ses mains.*)

Ah! malheureux que je suis...

(*Continuant.*)

« Une seule consolation dans mon infortune, c'est d'avoir rempli mes devoirs... ne m'ôtez pas le seul bien qui me reste! Aidez-moi vous-même à vous oublier! Qu'une autre union, qu'un autre hymen nous sépare encore plus... Je le désire... je l'espère... Mais jusque-là, évitez les occasions de me voir et de me parler... je vous en supplie... Frédéric. Si vous m'avez jamais aimée... si vous m'aimez encore.. fuyez-moi. »

AIR.

Ah! qu'ai-je lui.. m'éloigner d'elle!..

Cruelle! cruelle!

Donne-moi donc, s'il faut te fuir,

Le courage de t'obéir.

Toi que mon cœur adore,

Je veux suivre tes lois,
 Obéir à ta voix ;
 Mais, une seule fois,
 Que je te voie encore !
 Et donne-moi, s'il faut te fuir,
 Le courage de t'obéir.

Mais qui sort là de chez elle !

SCÈNE XI.

FREDERIC *se tenant à l'écart.* HENRIETTE
sortant de l'hôtel de Saldorf.

HENRIETTE *sur le pas de la porte.*

Il le faut... madame est plus tranquille, et veut absolument que je rentre chez moi... que je dorme... Ah ! mon Dieu, qui vient là... (à Frédéric.) Ah ! que j'ai eu peur...

FREDERIC.

O ciel!... cette voix que je crois reconnaître... n'est-ce pas Henriette ?

HENRIETTE *courant à lui.*

Monsieur Frédéric ! Comment ! vous vous trouvez ici à une pareille heure, sur ce boulevard isolé...

FREDERIC.

Mais toi-même...

HENRIETTE.

Je rentrais à la maison... un peu tard il est vrai... car j'étais restée auprès de madame de Saldorf qui est malade...

FREDERIC.

Et qu'a-t-elle donc ?

HENRIETTE.

Elle est souffrante... Elle était agitée... elle a eu un peu de fièvre... et cependant elle m'a renvoyée... elle a renvoyé tous ses gens... elle a voulu rester seule.

FREDERIC à part.

Seule ! (*haut.*) Adieu, ma chère Henriette, je ne veux pas t'empêcher de rentrer chez toi... demain nous nous reverrons...

HENRIETTE.

Je sais, monsieur le comte, que vous avez en la bonté de faire ce matin une visite à la fille de votre vieux jardinier.

FREDERIC.

Dis plutôt... à une amie d'enfance... oui... je voulais voir une amie... j'en avais besoin, car je suis bien malheureux.

HENRIETTE.

Vous ! qui avez tout en partage, la naissance, la fortune, l'estime publique... Vous, que chacun envie!...

FREDERIC.

Ah ! s'ils savaient ce que je souffre !

HENRIETTE.

Que dites-vous ?

FREDERIC.

Demain, ma bonne Henriette, nous causerons ; nous parlerons de toi, de ton sort... et si je peux contribuer à l'embellir, tu sais que je suis toujours ton ami, ton frère.

HENRIETTE.

Ah ! je n'ai rien à désirer ! Je suis heureuse, calme et tranquille... Mais ce n'est pas là le moment de vous parler de mon bonheur... à vous qui avez du chagrin... A demain, monsieur Frédéric.

FREDERIC.

Bonsoir, Henriette, bonsoir.

HENRIETTE s'approchant de la maison à gauche.

Ah ! mon Dieu ! toutes ces demoiselles sont cou-

chées depuis long-temps... Heureusement je demeure du côté de la cour... Tâchons de rentrer sans bruit, de peur de les réveiller.

(Elle met la clef dans la serrure, ouvre la porte doucement et entre dans la maison à gauche. Pendant ce temps, Frédéric, qui a eu l'air de remonter le théâtre, s'approche à droite de la porte de l'hôtel de Saldorf, qui est restée ouverte depuis la sortie d'Henriette, et y entre vivement.)

SCÈNE XII.

FRITZ à la tête d'une patrouille. Ils ont tous l'uniforme de la Landwher.

Premier couplet.

Garde à vous! garde à vous!

Avançons en silence.

Surtout de la prudence;

Sur mes pas marchez tous.

Garde à vous!

Veillez, d'un pas docile,

Au repos de la ville.

Et vous, adroits filous,

Garde à vous!

Nous voici; garde à vous!

Deuxième couplet.

Garde à vous! garde à vous!

Séducteurs qui, sans crainte,

La nuit, portez atteinte

Au repos des époux.

Garde à vous!

Et vous, jeunes fillettes,

Qui le soir, en cachette,

Donnez des rendez-vous,

Nous voici; garde à vous!

(Ils chantent en marchant; la ronde continue, et ils sortent par le fond.)

SCÈNE XIII.

SALDORF *sortant à gauche de l'hôtel de Darmstadt.*

Ah! le beau bal! ah! la belle soirée!

Un jeu d'enfer! C'est divin, c'est charmant!

Moi, j'ai déjà perdu tout mon argent,

Contre moi maintenant la veine est déclarée.

Pour ce soir, je le crois, c'est assez de plaisir.

Dansera qui voudra; moi, je m'en vais dormir.

Ah! le beau bal! ah! la belle soirée!

(*Il frappe à la porte de son hôtel. La porte s'ouvre, se referme sur lui, et un instant après on entend les verroux de la grande porte, que tire le suisse de l'hôtel.*)

SCÈNE XIV.

FREDERIC *paraissant sur le balcon à droite.*

Il est rentré! que devenir?

De ces lieux je ne puis sortir...

O mortelles alarmes!

C'est ma coupable ardeur

Qui fait couler ses larmes,

Et cause son malheur!

(*Regardant dans la rue au-dessous de lui.*)

Je n'entends rien!.. personne! Allons, quoi qu'il arrive,

Il s'agit avant tout de sauver son honneur.

(*Il attache au balcon sa ceinture d'officier, et s'apprête à descendre.*)

SCÈNE XV.

FREDERIC *descendant du balcon; FRITZ et sa patrouille paraissent au fond.*

FRITZ.

Doucement, mes amis, et que votre valeur

Soit toujours sur la défensive.

Ah! mon Dieu!

CHŒUR.

Qu'est-ce donc ?

FRITZ.

J'ai cru voir un voleur !
Le long de ce balcon , le voyez-vous ?—Qui vive !

FREDERIC.

O ciel !

CHŒUR.

Qui vive ! qui vive !
Il se tait , il a peur.
(*Arrêtant Frédéric qui vient de sauter à terre.*)

Au voleur ! au voleur !

FREDERIC à voix basse.

Tais-toi , tais-toi , crains ma fureur.

FRITZ ET LE CHŒUR.

Au voleur ! au voleur !

FREDERIC de même.

Tais-toi , tais-toi , c'est une erreur.

ENSEMBLE.

FRITZ ET LE CHŒUR.

Plus de peur , plus d'alarmes ,
Nous tenons le voleur.
Quel succès pour nos armes ,
Et pour nous quel honneur !

FREDERIC à part.

O mortelles alarmes ,
C'est ma coupable ardeur
Qui fait couler ses larmes ,
Et cause son malheur !

FRITZ.

La patrouille , je crois , ce soir s'est bien montrée.

(*A Frédéric.*)

Au corps-de-garde , allons , suivez-nous promptement.

FREDERIC à part.

O ciel ! quand on saura qui je suis ! (*haut.*) Un instant.

FRITZ ET LE CHŒUR.

Non , non , suivez-nous sur-le-champ.

(*Au moment où ils vont l'entraîner , la porte de l'hôtel de Saldorf s'ouvre ; deux domestiques en sortent au bruit ; puis paraît M. de Saldorf.*)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, SALDORF.

SALDORF.

Quel est ce bruit? la terrible soirée!
Pour reposer on n'a pas un instant.

(*Apercevant la patrouille qui entoure Frédéric et qui va l'emmener.*)

Mais c'est Fritz qu'en guerrier je vois ici paraître.
Qu'as-tu donc fait?

FRITZ.

Un coup de maître.

SALDORF montrant Frédéric qui lui tourne le dos et qui cache sa figure.

Et ce captif?

FRITZ.

C'est un fripon.

SALDORF.

Où l'as-tu pris?

FRITZ.

A la fenêtre.

SALDORF.

D'où venait-il?

FRITZ.

De ce balcon.

SALDORF.

Mais c'est chez moi, c'est ma maison!
Je veux le voir... Qui peut-il être?

(*Le regardant.*)

C'est Frédéric!

FREDERIC à part.

Tout est perdu!

Par son mari me voilà reconnu.

SALDORF riant.

Ah! l'aventure est singulière!

(*A Fritz.*)

Mais je me charge de l'affaire.

(*Bas à Frédéric, qu'il prend à l'écart.*)

Je suis au fait. Comment, fripon,

Vous descendiez de ce balcon,

De la chambre... où repose une jeune ouvrière!

FREDERIC à part.

O ciel!

SALDORF.

Qui, je le vois, a déjà su vous plaire.

FREDERIC à part.

Que dit-il?

SALDORF.

Allons donc, entre nous, sans façon,
Convenez-en.

FREDERIC *troublé.*

Moi, je ne dis pas non.

Mais c'était...

SALDORF *gaiement.*

Oh! c'était à bonne intention!

(*A demi-voix.*)

Car c'est toujours ainsi... C'est bon, c'est bon!

ENSEMBLE.

FREDERIC.

SALDORF.

O moment plein de charmes!
Je renais au bonheur.
Pour mon cœur plus d'alarmes.
J'ai sauvé son honneur.

Dissipez vos alarmes,
Bientôt, heureux vainqueur,
Vous reverrez les charmes
Qui touchent votre cœur.

FRITZ ET LA PATROUILLE.

Plus de peur, plus d'alarmes,
Nous tenons le voleur.
Quel succès pour nos armes,
Et pour nous quel honneur!

SALDORF à Fritz.

Noble guerrier dont j'aime la vaillance,
De ce voleur je me rends caution.

(*Lui donnant la main.*)

Je le connais, c'est un ami.

FRITZ *étonné.*

C'est donc

Un voleur de bonne maison?

SALDORF.

Oui, sans doute;

(*A part, regardant Fritz.*)

Mais quand j'y pense...

Pauvre garçon! cet ange d'innocence
Est celle que demain il devait épouser!

FRITZ *le regardant.*

Qu'avez-vous donc?

SALDORF *gaiement.*

Moi?... rien.

(*Lui frappant sur l'épaule.*)

Tu peux te reposer;

L'aurore, qui bientôt s'avance,
De la retraite a donné le signal;
Chacun se retire du bal.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, TOUTES LES PERSONNES DU BAL,
suivies de valets qui portent des flambeaux.

LE CHOEUR.

Voici le jour. Ah! quel dommage!
Pourquoi faut-il déjà partir?
Mais de ce bal la douce image
Ement encor mon souvenir.

ENSEMBLE.

SALDORF *regardant Fritz.* FREDERIC *regardant le balcon.*
Oui, c'est demain son mariage. O doux objet de mon hommage!
Ah! quel bonheur! ah! quel O mon unique souvenir!
(plaisir! Soutiens ma force et mon cou-
Le bon époux! dans son ménage rage.
Tout doit vraiment lui réussir. Plutôt mourir que de trahir.

FRITZ.

Je suis content de mon courage;
Mais la nuit est près de finir,
Et c'est demain mon mariage.
Dépêchons-nous d'aller dormir.

ENSEMBLE.

LA PATROUILLE.

LES OUVRIÈRES paraissant à gauche, aux croisées qui donnent sur la rue.

Nous avons montré du courage ;
Mais la nuit est près de finir,
Retournons dans notre ménage ;
Dépêchons-nous d'aller dormir.

Quel bruit dans tout le voisinage !
Vraiment, on ne saurait dormir.
Quelle rumeur et quel tapage !
C'est le bal qui vient de finir.

UN LAQUAIS annonçant.

La voiture
De monsieur le baron.

SALDORF à part.
Cette aventure
Servira dans l'occasion.

UN AUTRE LAQUAIS.

La voiture
De monsieur le marquis.

FREDERIC à part.
Ah ! je le jure,
De frayeur encor j'en frémis !

LE LAQUAIS.

Le tilbury d' monsieur le chevalier.

TOUS.

LA PATROUILLE ET LES OUVRIÈRES.

Ah ! quelle nuit heureuse !

Ah ! quelle nuit affreuse !
Impossible de sommeiller.

LE LAQUAIS.

La dormeuse
De monsieur le conseiller.

CHOEUR GÉNÉRAL.

LES GENS DU BAL.

FRITZ.

Voici le jour. Ah ! quel dom-
(mage !

Je suis content de mon courage ;

Pourquoi faut-il déjà partir ?
Mais de ce bal la douce image
Emment encor mon souvenir.

Mais la nuit est près de finir,
Et c'est demain mon mariage.
Dépêchons-nous d'aller dormir.

SALDORF.

Oui, c'est demain son mariage.
Ah ! quel bonheur ! ah ! quel
(plaisir !
Le bon époux ! dans son ménage
Tout doit vraiment lui réussir.

ENSEMBLE.

FREDERIC.

O doux objet de mon hommage !
 O mon unique souvenir !
 Soutiens ma force et mon courage.
 Plutôt mourir que te trahir.

LA PATROUILLE.

Nous avons montré du courage ;
 Mais la nuit est près de finir.
 Retournons dans notre ménage ,
 Et dépêchons-nous de dormir.

LES OUVRIÈRES *aux fenêtres.*

Quel bruit dans tout le voisinage !
 Vraiment, on ne saurait dormir.
 Quelle rumeur et quel tapage !
 C'est le bal qui vient de finir.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente les jardins de l'hôtel de Saldorf. A gauche du spectateur, un pavillon qui communique aux appartemens ; une croisée fermée par une persienne fait face aux spectateurs. Au lever du rideau et sur le premier plan, des jeunes filles forment plusieurs contredanses, tandis que d'autres, au fond du théâtre, jouent à la balançoire ou à d'autres jeux. A droite, un orchestre. Un buffet dressé et couvert de rafraichissemens.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAD. CHARLOTTE, MINA, TOUTES LES JEUNES FILLES DU MAGASIN, occupées à danser, FRITZ ET HENRIETTE, en habit de mariés, le bouquet au côté, M. DE SALDORF, parcourant tous les groupes, et parlant à tout le monde.

LE CHOEUR.

Sous ce riant feuillage,
 Sous ces embrasés frais,

Un jour de mariage ,
Que la danse a d'attraits !

SALDORF.

De ces jeunes fillettes
Que j'aime l'enjouement !
D'honneur, rien n'est charmant
Comme un bal de grisettes !
Dansez donc, mes amours,
Dansez, dansez toujours.

LE CHŒUR.

Sous ce riant feuillage,
Sous ces ombrages frais,
Un jour de mariage,
Que la danse a d'attraits !

(A la fin de ce chœur, et pendant que Fritz commences une figure, Henriette fait signe à madame Charlotte de prendre sa place, et entre dans le pavillon à gauche, vers lequel les yeux se sont souvent tournés avec inquiétude.)

SALDORF.

Dans mon hôtel, un bal champêtre !
C'est charmant
Pour un chambellan !
Je m'amuse, c'est singulier,
Comme un simple particulier.

LE CHŒUR.

Sous ce riant feuillage, etc.

MAD. CHARLOTTE *dansant en face de Fritz qui s'arrête.*

Mais allez donc... vous n'allez pas.

FRITZ.

Je n'en peux plus, hélas !

MAD. CHARLOTTE.

Quoi ! le marié se repose !

TOUTES LES PETITES FILLES *se moquant de lui.*

Le marié qui déjà se repose !

FRITZ.

Oui, oui, mesdames, et pour cause ;
On n'a pas de cœur à danser

Lorsqu'hélas ! on vient de passer
Sous les armes la nuit entière !

(*A madame Charlotte, se tâtant les bras et les jambes.*)

Je suis rompu, brisé, ma chère,
Dans toutes les dimensions.

MAD. CHARLOTTE.

Eh bien ! chantez, nous valserons.

FRITZ.

Ah ! dès qu'il faut rester sur place,
Je le veux bien.

SALDORF.

Cela délasse.

FRITZ.

Je vais vous dire un air de notre sol,
Une valse du Tyrol.

Premier couplet.

Montagnard ou berger,
Votre sort peut changer ;
Comme moi, dans la garde
Il faut vous engager.

Quel état fortuné
Vous sera destiné !

Vous aurez la cocarde
Et l'habit galonné.

— Non, non, vraiment !.. m'engager ?
Je crains trop le danger.

Mieux vaut encor vivre et rester berger.

Dans mon hameau restons sans cesse.

Son aspect fait battre mon cœur.

C'est là qu'est ma maîtresse,

C'est là qu'est le bonheur.

LE CHŒUR.

Loin du danger, loin du combat,

Plus de bonheur et moins d'éclat.

Sachons à la richesse

Préférer notre état,

Dans nos hameaux restons sans cesse,

C'est bien plus sûr et moins trompeur.

C'est là qu'est ma maîtresse,

C'est là qu'est le bonheur.

Deuxième couplet.

FRITZ.

Dans les champs de l'honneur
Brillera ta valeur.

Là, pour que l'on parvienne,
Il se faut que du cœur.

On obtient le chevron,

Et de simple dragon

On devient capitaine,

Au doux son du canon.

— Non, j'aime peu le fracas;

Le canon peut, hélas!

Me prendre en traître; adieu, jambes et bras.

Dans mon hameau restons sans cesse, etc.

Troisième couplet.

Un soldat, franc luron,

Sans chagrin, sans façon,

Est toujours sûr de plaire

Dans chaque garnison.

De séjour en séjour,

Et d'amour en amour,

Toujours un militaire

Est payé de retour.

— Oui, dès qu'il part dans les camps,

Gare les accidens!

On prend sa place, et malheur aux absens.

Dans mon hameau restons sans cesse;

C'est bien plus sûr et moins trompeur.

C'est là qu'est ma maîtresse,

C'est là qu'est le bonheur.

LE CŒUR.

Dans nos hameaux restons sans cesse, etc.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, HENRIETTE *sortant du pavillon
à gauche.*

HENRIETTE.

Quel bruit! quelle rumeur soudaine!

SALDORF.

Eh! oui, je l'oubliais, ma femme a la migraine;
Taisons-nous.

HENRIETTE.

Non, vraiment;
Madame ne veut pas interrompre la fête;
Mais pour elle du moins chantons plus doucement.

SALDORF.

S'il est ainsi, belle Henriette,
Donnez l'exemple en ce moment.

CANON A TROIS VOIX.

HENRIETTE, FRITZ ET MAD. CHARLOTTE.

Où trouver le bonheur?
Est-ce en la richesse?
Où trouver le bonheur?
Est-ce en la grandeur?
Loin de vous il fuira;
Car ce n'est pas là
Qu'on le trouvera.

D'un objet
Qui nous plaît
Fixer la tendresse :
Ce secret, le voilà,
Le bonheur est là.

SALDORF ET LE CHŒUR *regardant Henriette.*

Sa grace enchanteresse
Charme et séduit nos yeux;
Fritz a sa tendresse;
Que Fritz est heureux!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LE NOTAIRE.

SALDORF.

Mais qui vient là?.. c'est monsieur le notaire.
Tous se retournant.

Le notaire!

SALDORF.

Personnage très-nécessaire,
Mais peu divertissant.

(Aux jeunes filles et à madame Charlotte.)

Aussi, mes chers amours,
Dans ces jardins promenez-vous toujours,
Pendant que nous allons parler dot et donaire,
Et dresser le contrat dans la forme ordinaire.

(Au notaire.)

Nous passons chez ma femme.

(Lui montrant la porte du pavillon.)

Allons, monsieur, entrons.

Fritz, tu viendras ; nous t'attendons.

LE CŒUR.

Sous ce riant feuillage,
Sous ces ombrages frais,
Un jour de mariage,
Que la danse a d'attraits !

(Elles sortent toutes en courant et en dansant, et disparaissent dans les bosquets. Saldorf et le notaire entrent dans le pavillon à gauche.)

SCÈNE IV.

FRITZ, HENRIETTE, *restant seuls en scène.*

HENRIETTE.

Eh bien ! monsieur Fritz, vous ne suivez pas monsieur le baron, vous n'allez pas à ce contrat ?... c'est vous que cela regarde..... car moi je n'y entends rien.

FRITZ.

Oui, cela vous ennuerait... nous allons le rédiger, l'écrire ; et puis on vous appellera pour la lecture et surtout pour la signature, ce qui ne sera pas long, car tout ce que j'ai je vous le donne ; mais auparavant j'étais bien aise de rester un instant avec vous.... on ne peut pas s'aimer quand il y a tant de monde.... *(faisant un geste de douleur.)*
Aye ! les épaules !

HENRIETTE.

Qu'est-donc ?

FRITZ.

Rien!... Dans une heure nous serons mariés , mariés pour toujours... et puis il faut croire que je ne serai pas de garde tous les jours.

(*On appelle du pavillon, monsieur Fritz!*)

FRITZ.

On y va!... Adieu , ma petite femme.

HENRIETTE.

Adieu , Fritz... adieu , mon ami... (*le regardant sortir.*) Ah! je m'en veux de ne pas l'aimer encore autant qu'il le mérite.

SCÈNE V.

HENRIETTE, FREDERIC.

FREDERIC *à part.*

Oui , je lui ai juré de partir... mais après la scène d'hier , le puis-je sans savoir au moins de ses nouvelles....

HENRIETTE.

Monsieur Frédéric !

FREDERIC.

Henriette!... c'est le ciel qui me la fait rencontrer.

HENRIETTE.

Vous dans ces lieux!...

FREDERIC.

Voilà plusieurs fois que monsieur de Saldorf m'a fait l'honneur de m'inviter , et je venais lui rendre ma visite... ainsi qu'à madame... est-elle visible?...

HENRIETTE.

Non , monsieur , elle est souffrante.

FREDERIC *à part.*

O ciel!... (*haut.*) Je ne demande pas à la voir... mais dis-lui que je suis venu m'informer de ses nouvelles... je t'en prie , je t'en supplie...

HENRIETTE.

Rassurez-vous, il n'y a pas de danger.

FREDERIC *avec joie.*

Vraiment ! (*à part.*) Je respire. (*haut.*) C'est égal, vas-y toujours.

HENRIETTE.

Tout-à-l'heure, monsieur, car dans ce moment madame de Saldorf est occupée; elle assiste, ainsi que son mari, à la rédaction d'un contrat.

FREDERIC.

D'un contrat! et lequel?

HENRIETTE.

Le mien, monsieur.

FREDERIC *la regardant.*

En effet, je n'avais pas encore remarqué ce costume... comment, Henriette, tu te maries?

HENRIETTE.

Oui, vraiment. Hier soir vous étiez si pressé, vous aviez tant de chagrins, que je n'ai pas osé vous parler de mon bonheur.... mais aujourd'hui, vous voilà, et en l'absence de mon père, qui faible et souffrant n'a pu quitter le pays, j'espère bien que vous daignerez assister à mon mariage, que vous me ferez cet honneur?....

FREDERIC.

Oui, ma chère enfant, oui, ma bonne Henriette, et de grand cœur.... Que je suis coupable de t'avoir négligée à ce point!.... Pardonne-moi; depuis mon retour j'ai eu tant de tourmens.... Qui épouses-tu? quel est ton mari?

HENRIETTE.

Monsieur Fritz... un tapissier.

FREDERIC.

Un pareil mariage....

HENRIETTE.

Eh ! que puis-je désirer de mieux ?

FREDERIC.

Toi , si jolie , si distinguée , et avec l'éducation , les talens que t'a donnés madame de Saldorf !

HENRIETTE.

Ma bienfaitrice m'a traitée comme son enfant , et c'est peut-être un tort... car toutes ses bontés n'empêchaient point que je ne fusse la fille d'un simple soldat , et ce que je puis faire de mieux est d'épouser mon égal ; mon mari est un excellent homme , qui m'aime beaucoup , que j'aime aussi , qui me rendra heureuse , vous voyez donc bien que c'est un bon mariage !.... et bientôt , monsieur le comte , j'espère que vous ferez comme nous ...

FREDERIC.

Moi !....

HENRIETTE.

Oui , sans doute , il faut vous marier.

FREDERIC.

Jamais ! cela n'est pas possible.

HENRIETTE.

Pourquoi donc ? J'ignore vos chagrins et ne puis les partager ; mais croyez-moi , il n'est point d'éternelles douleurs... et avec votre nom , vos richesses , qui ne serait heureuse et fière de vous appartenir !

FREDERIC.

Bonne Henriette , c'est toi qui me consoles.... toi , du moins , tu seras toujours mon amie.

HENRIETTE.

Dame ! je suis la plus ancienne , la première en date ! Allons , mon jeune maître , du courage ; qui plus que vous mérite d'être heureux !.... (*en souriant*) cela viendra... Vous ferez un beau mariage ,

vous prendrez ici un bel hôtel, et vous donnerez votre pratique à mon mari.

FREDERIC.

Chère Henriette... j'espère bien faire mieux que cela pour vous... C'est à moi de te doter.

HENRIETTE.

Ma bienfaitrice s'est chargée de ce soin.

FREDERIC.

Je serai de moitié avec elle... Je vais en parler tout-à-l'heure à monsieur de Saldorf; mais en attendant...

ROMANCE.

Premier couplet.

Aux jours heureux que mon cœur se rappelle,
J'ai vu par toi mon printemps embelli.

O toi! qui fus ma sœur, ma compagne fidèle,

(Otant une chaîne d'or qui est à son col.)

De ma mère reçois ce souvenir chéri!

Je jure ici devant Dieu, devant elle,

D'être toujours ton frère et ton ami.

(Sur la ritournelle de l'air, il passe la chaîne au col d'Henriette.)

Deuxième couplet.

Que tous tes jours s'écoulent sans nuage,

Que de ton cœur le chagrin soit banni!

Et si jamais sur toi vient à grouder l'orage,

Près de moi viens chercher un asile, un abri.

(L'embrassant sur le front.)

De mes sermens reçois ici le gage,

C'est le baiser d'un frère et d'un ami.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, SALDORF, *qui est sorti du pavillon avant la fin du second couplet.*

SALDORF *à part.*

Frédéric et la mariée!.. ne les dérangeons pas.

HENRIETTE *un peu émue.*

Je vous laisse; je vais signer ce contrat, et en même temps je dirai à madame de Saldorf que vous êtes ici.
(*Elle sort.*)

SALDORF *attend qu'elle soit sortie, et pousse un éclat de rire.*

A merveille... J'espère que je suis discret...

FREDERIC *à part.*

Dieu ! monsieur de Saldorf.. (*haut.*) Vous voyez, monsieur, que j'ai été sensible à vos reproches... que je me rends à votre invitation.

SALDORF.

A d'autres, mon cher ami... ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire; je sais pour qui vous venez ici...

FREDERIC.

O ciel!

SALDORF.

Et ce n'est pas pour moi.

FREDERIC.

Vous pourriez supposer ..

SALDORF.

Des suppositions, vous êtes bien bon... je n'en suis plus là... j'ai des preuves...

FREDERIC *vivement.*

Et moi je puis vous attester...

SALDORF.

N'allez-vous pas dissimuler avec moi? Je vous ai vu tout-à-l'heure, ici même, embrasser la mariée.

FREDERIC *étonné et troublé.*

Henriette... Eh bien! quel rapport... et qu'est-ce que cela fait?

SALDORF.

Parbleu, à vous... cela ne fait rien, mais à Fritz...

à cet honnête tapissier... qui n'était pas là comme hier pour vous arrêter.

FREDERIC.

Que dites-vous ?

SALDORF.

Il se fâcherait et il aurait raison, parce qu'il faut des principes...

FREDERIC.

En vérité, monsieur, je ne vous comprends pas.

SALDORF *riant*.

Admirable, sur ma parole ! Il a déjà oublié son aventure de cette nuit... Il ne se rappelle plus que la jeune héroïne de chez qui il sortait si mystérieusement... cette beauté si prude et si sévère, c'était la belle Henriette.

FREDERIC.

Qui a osé dire ?...

SALDORF.

Vous-même qui me l'avez avoué.

FREDERIC.

Grand Dieu !

SALDORF.

Est-ce vrai... ou n'est-ce pas vrai?... Eh ! mais qu'avez-vous donc ? vous voilà tout troublé.. Vous y tenez donc beaucoup ?

FREDERIC.

Ah ! plus que je ne puis vous le dire... et l'idée seule de l'avoir compromise sera pour moi un remords éternel.

SALDORF.

Y pensez-vous ?

FREDERIC.

C'est à vous que je me confie, monsieur, je vous

le demande... je vous en conjure. Au nom du ciel ,
que ce secret reste à jamais entre nous.

SALDORF.

Eh! mais, mon oher... remettez-vous!... Je vois
en effet que vous êtes bien amoureux , car la tête
n'y est plus... je n'en dirai rien à personne... je
vous le jure... sur l'honneur.

FREDERIC.

J'y compte... et me voilà plus tranquille.

SALDORF *à part.*

Mais par exemple... j'en profiterai.

FREDERIC.

Après cela, monsieur, je puis vous jurer que
vous êtes dans l'erreur sur son compte, que l'affec-
tion que j'ai pour elle est ce qu'il y a de plus
pur au monde.

SALDORF.

C'est toujours comme cela.

FREDERIC.

Qu'on n'a rien à lui reprocher.

SALDORF.

Cela va sans dire... témoin... ce baiser de tout-
à-l'heure.... Et tenez..... tenez.... la voilà encore
qui vous cherche et qui voudrait vous parler.

FREDERIC.

Monsieur... je vous jure encore...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, HENRIETTE.

HENRIETTE *tenant une lettre à la main.*

Monsieur Frédéric... (*à part.*) Dieu! monsieur
de Saldorf!

SALDORF *bas à Frédéric.*

On ne s'attendait pas à me trouver ici... et cette

lettre qu'on tenait à la main... et qu'on vient de cacher.. Vous doutez-vous pour qui elle était destinée..

FREDERIC.

Monsieur... de grace... (*à part.*) Ah! qué devenir!.

SALDORF.

Et puis, c'est singulier; cette chaîne d'or qui brille à son col.. ressemble exactement à celle que vous portiez hier... mais ne craignez rien... j'ai promis d'être discret... et je le prouve... en m'en allant... Adieu, mon cher Frédéric, à charge de revanche... Une autre fois ne craignez pas d'avoir confiance en vos amis... (*Il rentre dans le pavillon.*)

SCENE VIII.

FREDERIC, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Eh! mais, monsieur Frédéric, comme vous êtes agité!... votre main est tremblante...

FREDERIC.

Moi!... non, vous vous trompez!... Que me voulez-vous? Que veniez-vous me dire?

HENRIETTE.

Eh! mais, qu'avez-vous donc contre moi, vous ne me tutoyez pas?

FREDERIC *à part.*

Je n'ose plus... je n'ose pas la regarder... Pauvre enfant! (*haut.*) Henriette, Henriette, ne m'en voulez pas...

HENRIETTE.

Et de quoi donc?

FREDERIC *revenant à lui.*

Rien... pardon... Que venais-tu m'annoncer...

HENRIETTE.

J'ai dit à madame que vous étiez ici... mais ce

qui m'effraie, c'est que maintenant elle est beaucoup plus mal... que je ne croyais...

FREDERIC.

Grand Dieu !

HENRIETTE.

Elle a cependant voulu vous écrire... pour vous demander un service.

FREDERIC.

A moi !

HENRIETTE.

Oui, quelqu'un de bien malheureux pour qui elle implore votre pitié à l'insu de monsieur le baron ; car elle m'a dit de vous remettre ce billet, sans lui en parler... le voilà : (*Frédéric le prend vivement*) il ne contient que quelques lignes, et encore après les avoir écrites... elle s'est trouvée dans un état affreux.

FREDERIC.

Malheureux que je suis !...

HENRIETTE *regardant du côté du pavillon.*

Lisez vite... car j'aperçois monsieur de Saldorf... il cause avec Fritz, mon mari.

FREDERIC *lisant le billet pendant qu'Henriette regarde du côté du pavillon.*

« Que s'est-il passé cette nuit, après votre départ ? Quelle est cette arrestation dont j'ai entendu parler ? je veux tout savoir. Si mon nom a été prononcé dans cette affaire, s'il me faut perdre le seul bien qui me reste, si mon honneur est compromis, je n'ai plus qu'à mourir, et tel est mon dessein. »

Et c'est moi, moi qui en serais la cause !

« Je ne puis ni ne dois plus vous voir ; mais tantôt à deux heures, je serai dans le pavillon du jardin... »

derrière la jalousie... jetez-y votre réponse, et après, si mes jours vous sont chers, quittez-moi pour jamais!... »

HENRIETTE.

Eh bien ! la réponse?...

FREDERIC.

Je vais la faire... et la lui enverrai. (*à part.*) Oui.. à deux heures.. (*montrant la fenêtre du pavillon.*) Elle sera là... j'y viendrai...

HENRIETTE *regardant toujours à gauche.*

Voici... monsieur de Saldorf.

FREDERIC.

Adieu... adieu, Henriette.

(*Il s'enfuit par la droite.*)

SCÈNE IX.

HENRIETTE, puis FRITZ, SALDORF.

HENRIETTE.

Qu'il a l'air malheureux ; et pourquoi donc ? Pourquoi faut-il qu'aujourd'hui je voie souffrir tous ceux que j'aime...

FRITZ *entrant et causant avec Saldorf.*

Maintenant que tout est écrit, que tout est signé, je vous demande pourquoi nous ne partons pas pour l'église ?

SALDORF.

Parce qu'on doit nous avertir quand tout sera prêt. madame Charlotte et ses demoiselles doivent venir prendre la mariée en grande cérémonie.

FRITZ.

Des cérémonies !... je trouve qu'il y en a déjà trop comme cela... il n'en faut pas tant...

HENRIETTE.

Allons, monsieur Fritz... de la patience...

FRITZ.

Ça vous est bien aisé à dire... mais moi, qui me vois au moment d'épouser la plus belle fille de la ville... car regardez-la donc, monsieur le baron; elle est si jolie comme ça, avec cet air modeste et les yeux baissés !..

SALDORF à part.

Pauvre garçon !

FRITZ.

Et puis c'te parure.. qui lui va si bien... Qu'est-ce que c'est que cette chaîne d'or que je ne vous connaissais pas...

HENRIETTE.

On vient de me la donner.

FRITZ.

Et qui donc ?

SALDORF.

C'est moi...

HENRIETTE étonnée.

Vous, monsieur !...

SALDORF à demi-voix.

Taisez-vous donc... (*vivement et passant près de Fritz.*) Et en outre, j'ai quelque chose à dire à Henriette.. ainsi, fais-moi le plaisir d'aller donner le coup-d'œil du maître, de voir si rien ne manque au repas de nocce...

FRITZ.

J'aime mieux qu'il y manque quelque chose... et rester ici...

SALDORF.

Et pourquoi ?

FRITZ.

Parce que je ne serai pas fâché d'entendre ce que vous avez à dire à ma femme en particulier...

SALDORF.

C'est elle seule que cela regarde... ce sont des avis, des conseils que ma femme voulait lui donner ; et comme elle est malade, c'est moi qui la remplace.... s'est moi qu'elle charge de ce soin... ainsi, laissez-nous...

HENRIETTE *souriant.*

Eh ! oui, sans doute... n'avez-vous pas confiance?..

FRITZ.

Si vraiment... confiance toute entière... aussi, je m'en vais...

SALDORF *se retournant et l'apercevant.*

Où donc ?

FRITZ.

Savoir des nouvelles de madame.., car ce pavillon mène à ces appartemens.

SALDORF.

Eh bien ! tu n'es pas parti?...

FRITZ.

Si vraiment, je m'en vais. (*à part.*) Je m'en vais écouter.

(*Fritz entre dans le pavillon.*)

TRIO.

(*Fritz dans le pavillon; Saldorf et Henriette sur le devant du théâtre.*)

SALDORF.

Près d'entrer en ménage,
Ecoutez, mon enfant,
D'un ami tendre et sage
Le conseil bien prudent.

HENRIETTE.

Près d'entrer en ménage,
Mon cœur reconnaissant,
D'un ami tendre et sage
Suivra l'avis prudent.

FRITZ ouvrant la jalousie du pavillon, et paraissant à la fenêtre qui fait face aux spectateurs.

D'ici je puis entendre
Ce qu'il lui veut apprendre.

SALDORF.

Il faut aimer votre mari.

FRITZ à part.

C'est bien ! c'est très-bien jusqu'ici !

SALDORF.

Mais ses amis doivent aussi
Mon enfant, devenir les vôtres.

FRITZ à part.

Conseil qui me semble suspect...

HENRIETTE.

J'ai pour eux le plus grand respect.

FRITZ à part.

Très-bien !

SALDORF.

Ils veulent plus encore.

HENRIETTE.

De tout mon cœur je les honore.

SALDORF.

Il m'en faut un gage bien doux ;
Et cette main...

HENRIETTE.

Que faites-vous ?

FRITZ à part.

Veille sur moi, dieu des époux !

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

O ciel ! je crains d'entendre
Et ses regards et ses discours !
Mais de lui comment me défendre ?
(dre ?
A quel moyen avoir recours ?

SALDORF.

Ne dirait-on pas, à l'entendre,
Qu'elle a toujours fui les amours ?
Mais, quoique prude l'on est ten-
(dre ;
Allons, continuons toujours.

FRITZ à part.

O ciel ! ô ciel ! je crains d'entendre
Et ses regards et ses discours ;
Mais je suis là pour la défendre
Et pour venir à son secours.

HENRIETTE *voulant sortir.*

Souffrez, monsieur, que je vous quitte.

SALDORF *la retenant.*

Non, vraiment, encore un instant.

FRITZ *à part.*

Sur sa vertu, sur son mérite,
Je suis bien tranquille à-présent.

SALDORF.

Si j'étais moins discret, ma chère,
M'offensant de vos cruautés,
Je dirais... Mais je dois me taire,
Que j'en sais... qui sont mieux traités.

HENRIETTE *étonnée.*

Que dites-vous ?

FRITZ *à part.*

Dieu ! quel mystère ?..

SALDORF.

Oui, ce Fritz que vous épousez,
N'est pas celui que votre cœur préfère.

FRITZ *à part.*

Il est donc vrai !

HENRIETTE.

Quoi ! monsieur, vous osez...

SALDORF.

Point d'éclat... Je sais tout. Je connais, chère amie,
Ce jeune homme qui, cette nuit,
Près de vous s'est glissé sans bruit.

HENRIETTE.

Quelle indigne calomnie !

FRITZ *à part.*

Quelle perfidie !

SALDORF.

J'en fus témoin... Oui, j'ai vu l'imprudent...
Ce Frédéric sortir de votre appartement.

FRITZ.

Frédéric !

(*Il referme la jalousie, s'élançe vers la porte, et au moment où il sort du pavillon pâle et tremblant de colère, il voit, en face de lui, madame Charlotta et tout le Chœur qui l'entoure en lui offrant des bouquets.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS , SALDORF , TOUS LES GENS DE LA NOCE , MAD. CHARLOTTE , MINA ET SES JEUNES COMPAGNES , *tenant des bouquets.*

Cœur entourant Fritz et Henriette.

Voici l'instant du mariage.

Quel jour heureux ! quels doux momens !

Jeunes époux qu'amour engage ,

Venez former ces nœuds charmans.

SALDORF.

Enfin , rien ne manque à la fête.

TOUTES LES JEUNES FILLES *offrant des bouquets à Fritz et à Henriette.*

Partons , partons , la noce est prête.

HENRIETTE *se retournant et apercevant Fritz.*

Vous voilà !.. Qu'avez-vous ?.. D'où vient cette pâleur ?

MAD. CHARLOTTE.

Est-ce un effet de son bonheur ?

FRITZ *à madame Charlotte.*

On me trahit.

MAD. CHARLOTTE.

Est-ce possible ?

FRITZ.

On me trompait.

SALDORF.

Y pense-tu ?

FRITZ.

Je sais tout , j'ai tout entendu.

MAD. CHARLOTTE.

Tromper un cœur tendre et sensible !

FRITZ.

Je sais qu'un jeune homme , un amant ,

Est sorti cette nuit de son appartement.

(*Les compagnes d'Henriette , qui sont autour d'elle à la droite du spectateur , s'éloignent en ce moment , et passent toutes à gauche , du côté du pavillon.*)

ENSEMBLE.

FRITZ.

Après un tel outrage,
De mon aveugle rage
Redoutez les effets.
Non, plus de mariage,
J'y renonce à jamais.

HENRIETTE.

Quel indigne langage!
D'un soupçon qui m'outrage
Suspendez les effets.
A lui l'amour m'engage;
Recevez-en pour gage
Le serment que je fais.

SALDORF.

Quel malheur! quel dommage!
Il la croyait si sage!
Je vois qu'il est au fait.
C'est quelque bavardage
Qui rompt son mariage....
Je fus pourtant discret!

MAD. CHARLOTTE ET LES
OUVRIÈRES.

MINA.

Voyez donc, à son âge,
Le jour du mariage
Faire de pareils traits!
Avec cet air si sage!
A qui donc, en ménage,
Se fier désormais?

Quel indigne langage!
D'un soupçon qui l'outrage
Suspendez les effets.
Si modeste et si sage!...
Non, non, à cet outrage
Je ne croirai jamais.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, FREDERIC.

(*En ce moment on entend sonner deux heures à l'horloge de l'hôtel, et les gens de la noce qui sont tous groupés à gauche, aperçoivent Frédéric que Fritz leur montre, et qui sort du bosquet à droite. A mesure qu'il redescend le théâtre, ils passent derrière lui et l'entourent.*)

FREDERIC à part, se dirigeant du côté du pavillon.

Voici l'heure du rendez-vous.

Dieu! que de monde!

(*Apercevant Saldorf.*)

O ciel! et son époux...

FRITZ montrant Frédéric.

Oser venir encor... Ah! quelle audace extrême!

Cet amant... ce rival qu'elle aime...

Il est devant vos yeux,

Le voici!

TOUS, quittant la gauche du théâtre et achevant de passer à droite derrière Frédéric, de manière à laisser la fenêtre du pavillon entièrement en vue aux spectateurs.)

Grands dieux !

ENSEMBLE.

FRITZ.

Rien n'égalé ma rage !
L'auteur de mon outrage,
Enfin je le connais !
Non, plus de mariage ;
Au serment qui m'engage
Je renonce à jamais.

HENRIETTE.

Que dit-il ? quel langage ?
À cet excès d'outrage
Je ne croirai jamais :
À lui l'amour m'engage ;
Recevez-en pour gage
Le serment que je fais.

SALDORF.

Pauvre enfant ! quel dommage !
(*Montrant Fritz.*)

Mais aussi quelle rage
À parler l'obligeait ?
Rompre son mariage,
Et le nœud qui l'engage,
Malgré moi je l'ai fait !

FREDERIC.

Que dit-il ? quel langage ?
Quoi ! c'est moi qui l'outrage ?
O funeste secret !
Je romps son mariage,
Et le nœud qui l'engage ;
Malheureux ! qu'ai-je fait ?

MAD. CHARLOTTE ET LE CHŒUR.

Voyez donc, à son âge,
Le jour du mariage
Faire de pareils traits !
Avec un air si sage,
À qui donc, en ménage,
Se fier désormais ?

MINA.

Que dit-il ? quel langage ?
Ah ! mon Dieu ! quel dommage !
Leurs soupçons étaient vrais ;
Elle, autrefois si sage !
Comment d'un tel outrage
Se consoler jamais ?

FREDERIC passant près de Saldorf.

Arrêtez ! c'est une imposture !

HENRIETTE ET MINA avec joie.

Vous l'entendez !

FRITZ montrant Saldorf.

Il l'a dit, je le jure.

FREDERIC.

C'est une erreur ; oui, je l'atteste ici...

SALDORF *quittant la place qui est à l'extrême droite, et passant devant tout le monde pour aller près de Frédéric.*

Mais alors de chez qui sortiez-vous donc ainsi ?

FREDERIC *troublé.*

De chez qui ?

SALDORF.

Répondez.

FREDERIC *à part.*

Juste ciel ! que lui dire ?

(*En ce moment la jalousie du pavillon s'entr'ouvre, mais sans qu'on puisse voir la personne qui est derrière. On aperçoit seulement l'extrémité d'une écharpe bleue qui passe par-dessous la croisée. Frédéric qui regarde de ce côté, aperçoit le mouvement de la jalousie, et croit voir madame de Saldorf.*)

Elle écoute... elle est là... Si je parle, elle expire !

SALDORF *avec plus de force.*

De quel appartement veniez-vous donc ?

FREDERIC *hors de lui, et regardant tour-à-tour du côté d'Henriette et du côté de la jalousie.*

Eh bien !

TOUS.

Parlez, parlez.

(*En ce moment la jalousie se reforme comme si la personne qui l'entr'ouvrait n'avait plus la force de la tenir et tombait en faiblesse. Frédéric veut s'élaner de ce côté.*)

SALDORF *avec force.*

De quel appartement ?

TOUS *croyant qu'il veut s'échapper et le retenant.*

Parlez.

FREDERIC.

Eh bien ! eh bien !..

(*Il cache sa tête dans sa main, et étendant l'autre du côté d'Henriette, il dit :*)

C'était du sien !...

(*Henriette pousse un cri, et Mina qui est derrière elle, la reçoit dans ses bras au moment où elle tombe évanouie. Pendant le reste du final, Mina et plusieurs de ses compagnes portent Henriette sur une chaise au milieu du théâtre, sur le second plan. A gauche de ce groupe, les gens de la noce qui sont redescendus devant la fenêtre du pavillon, qu'ils cachent en ce moment. A droite, un autre groupe formé par Fritz, Mad. Charlotte et les autres compagnes d'Henriette. Frédéric est sur le premier plan, à droite d'Henriette; Saldorf à sa gauche. Plusieurs des jeunes ouvrières qui entourent Henriette, entrent dans le pavillon pour chercher des sels qu'elles lui font respirer; puis, voyant que tous leurs secours sont inutiles, elles vont chercher deux domestiques en livrée qui sortent du pavillon, et qui emportent Henriette dans leurs bras. Tout ce mouvement se fait pendant le commencement du final, et au moment où Henriette disparaît, les trois groupes indiqués ci-dessus se réunissent et n'en forment plus qu'un.*)

ENSEMBLE.

MAD. CHARLOTTE *aux jeunes ouvrières.*

Ah! quelle horreur! ah! quel
(scandale!
Profitez de cette leçon.
Dieu! quel outrage à la morale,
Et quel affront pour la maison!

SADDORF.

J'en suis fâché pour la morale,
Et puis pour ce pauvre garçon.
Mais tais-toi donc, point de
(scandale,
Il faut se faire une raison.

(*Madame Charlotte entraîne Fritz, et Frédéric reste sur le devant du théâtre, se cachant la tête dans ses mains et absorbé dans sa douleur.*)

FREDERIC.

C'est fait de moi!.. Non, rien
(n'égalé
L'horreur de cette trahison.
Secret funeste! erreur fatale!
Pour mes remords, point de
(pardon.

FRITZ.

J'en étais sûr; non, rien n'égalé
L'horreur de cette trahison.
Je maudis sa beauté fatale;
Pour ses forfaits point de pardon.

ACTE TROISIÈME.

(*Le théâtre représente l'intérieur d'un magasin de modes très-élégant, formé par des vitrages qui donnent sur la rue. Porte au fond et deux portes latérales ; à droite du spectateur, un guéridon en acajou, et dessus tout ce qu'il faut pour écrire. A droite et à gauche, des comptoirs en acajou et des étoffes déployées, des voiles, des cachemires.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

MAD. CHARLOTTE, FRITZ assis près du comptoir à droite.

MAD. CHARLOTTE *entrant par la porte à gauche.*

Quel événement!.... j'en suis encore indignée! Compromettre la réputation... l'honneur de ma maison.... car cela se répandra, j'en suis sûre.... la vertu des lingères et des modistes a déjà eu tant de peine à s'établir, qu'une pareille aventure n'est pas faite pour augmenter la confiance.

FRITZ *toujours assis.*

Je n'en puis revenir encore....

MAD. CHARLOTTE.

Eh bien ! mon pauvre monsieur Fritz....

FRITZ.

Eh bien ! madame Charlotte, qu'en dites-vous?...

MAD. CHARLOTTE.

Je dis que cela ne m'étonne pas !.... que je l'avais toujours prévu.... mais j'étais dans une si singulière position.... Une jeune veuve, votre voisine

maîtresse comme vous de ma liberté, et d'une fortune indépendante, vous auriez pu me supposer des idées ! A moi.... des idées.... grand Dieu ! voilà pourquoi je ne vous disais rien de mes soupçons....

FRITZ.

Vous m'en parliez toute la journée....

MAD. CHARLOTTE.

C'était donc malgré moi, et vous voyez si j'avais tort.... Une demoiselle de comptoir élevée, comme une princesse.... la lecture, le dessin, la musique.... toujours dans l'hôtel de ce chambellan où madame de Saldorf l'avait prise pour demoiselle d'honneur.... et je vous demande comme ce titre lui allait bien !

FRITZ.

Deux amans à la fois !

MAD. CHARLOTTE.

Elevée dans le grand monde, elle en a pris les manières.... elle se croyait déjà une duchesse.... Il faut dire aussi, pour l'excuser, car moi je ne demanderais pas mieux, qu'il était bien difficile de résister au comte de Lowenstein, un jeune seigneur si brave, si riche, si généreux !.... car hier, dans un instant qu'il est resté ici, il a acheté pour deux ou trois mille florins de tissus et de cachemires qu'on ne lui a même pas encore envoyés... Et vous pensez bien que ce sont-là des moyens de séduction.... même auprès de grandes dames qui y sont faites.... à plus forte raison avec des vertus qui n'en ont pas l'habitude....

FRITZ.

Eh morbleu ! qu'importe !.... il n'en est pas moins vrai qu'avec tout cela.... je suis abandonné.... que

je suis!... Enfin, madame Charlotte, je suis trahi.
c'est un fait.

MAD. CHARLOTTE.

Je ne dis pas non.

FRITZ.

Et ce qu'il y a d'incompréhensible, c'est que
cette perfide, je l'aimais autrefois.... Eh bien!...
depuis sa trahison, je crois que je l'aime encore
plus!

MAD. CHARLOTTE.

Eh mon Dieu! ces pauvres hommes sont toujours
comme cela....

FRITZ.

C'est comme une fièvre.... avec des redoublemens
de rage; et vous, qui vous y connaissez mieux que
moi, qu'est-ce qu'il y a à faire dans ces états-là?

MAD. CHARLOTTE.

Il y a bien des partis à prendre.

FRITZ.

Mais enfin, si vous étiez à ma place, que feriez-
vous!

MAD. CHARLOTTE.

Ce que je ferais?

DUO.

Bannissant la tristesse,
Bannissant les regrets,
J'oublirais ma tendresse,
Et gaiement j'en rirais.

FRITZ.

Vous croyez qu'il faut rire?

MAD. CHARLOTTE.

Il faut rire avec nous,
Et puis surtout vous dire...

FRITZ.

Voyons, que diriez-vous?

MAD. CHARLOTTE.

Je me dirais : Lorsque l'on est aimable,
Jeune, riche et galant,
Un accident semblable
N'a rien de désolant.

FRITZ.

Lorsque l'on est aimable, etc.

MAD. CHARLOTTE.

Fuyant une traîtresse
Indigne de mon cœur,
Près d'une autre maîtresse,
Pour trouver le bonheur,
J'offrirais ma tendresse,
Ma fortune et ma main.

FRITZ.

Ma fortune et ma main ?

MAD. CHARLOTTE.

Rien qu'à cette nouvelle,
Je vois votre infidèle
Expirer de chagrin.

FRITZ.

Expirer de chagrin !

ENSEMBLE.

FRITZ.

Douce espérance,
Ah ! quand j'y pense,
Que la vengeance
Offre de plaisir !
Oui, cœur volage,
Ce mariage
Où l'on m'engage,
Va te punir.

MAD. CHARLOTTE.

Douce espérance,
Ah ! quand j'y pense,
Que la vengeance
Offre de plaisir !
Oui, du courage !
Cette volage
Qui vous outrage,
Il faut la punir.

FRITZ.

Mais où trouver cette autre belle,
Si sage, et surtout si fidèle ?

MAD. CHARLOTTE.

Oh ! c'est facile, en cherchant bien.

FRITZ.

Pour moi, je cherche et ne vois rien.

MAD. CHARLOTTE *baissant les yeux.*

Il est mainte femme sensible
Qui peut-être, depuis long-temps,
Esclave d'un devoir pénible,
Cache ses secrets sentimens.

FRITZ.

Grand Dieu ! qu'ai-je entendu ?

MAD. CHARLOTTE.

Oui, son ame pudique et fière
Aime mieux souffrir et se taire.

FRITZ.

O comble de vertu !
Mais dans le doute, hélas ! encor je flotte,
Et je ne puis croire à tant de bonheur.
Vous m'aimeriez, vous, madame Charlotte ?

MAD. CHARLOTTE.

Ah ! j'ai trahi le secret de mon cœur !

FRITZ.

Eh bien ! tant mieux, l'occasion est belle,
C'est le moyen d'oublier l'infidèle.
Pour la punir, je prétends, devant elle,
Vous épouser, quand j'en devrais mourir...
Oui, oui, oui, quand j'en devrais mourir !

ENSEMBLE.

FRITZ.

Douce espérance, etc.

MAD. CHARLOTTE.

Douce espérance, etc.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, HENRIETTE, *pâle et les yeux
baissés, entrant par la porte à droite.*

FRITZ.

La voici !....

MAD. CHARLOTTE.

Comment, mademoiselle, après ce qui s'est
passé, vous osez encore vous présenter dans une
maison aussi respectable !

HENRIETTE *relevant la tête avec dignité.*

Je n'ai rien fait, madame, qui puisse vous donner le droit de me traiter ainsi; ce n'est pas vous qu'il m'importe de persuader.... c'est monsieur Fritz.

FRITZ.

Moi !....

HENRIETTE.

Je vous jure, monsieur, par ce qu'il y a de plus saint au monde, que je ne vous ai pas trompé, que je n'ai point trahi mes devoirs....

FRITZ.

Eh ! comment monsieur le comte de Lowentsein, que ce matin vous me peigniez si noble et si généreux, pourrait-il vous accuser lui-même ?

HENRIETTE.

Je l'ai entendu ... et ne puis le croire encore.

MAD. CHARLOTTE.

Quand il aurait gardé le silence, il est des faits qui parlent d'eux-mêmes.... car enfin, cette chaîne d'or que M. Frédéric portait hier, n'est-ce pas lui qui vous l'a donnée.

HENRIETTE.

C'est vrai....

FRITZ.

Et pourquoi l'avez-vous acceptée.... et pourquoi monsieur de Saldorf soutenait-il qu'elle venait de lui ?.... Vous vous entendiez donc tous pour me tromper... pour me trahir.... c'était un complot général !....

HENRIETTE.

Toutes les apparences sont contre moi, j'en conviens, et madame et tout le monde ont le droit de

m'accuser... Mais vous, peut-être, vous ne le deviez pas.

FRITZ.

Et pourquoi cela ?

HENRIETTE.

Vous m'aimiez, disiez-vous?... vous vouliez mériter mon estime, mon amour... Eh bien ! tout m'accable, tout m'abandonne, je suis sans protecteur, sans appui ; je n'ai pour moi que ma propre conscience, que le témoignage de mon cœur ; je n'ai point d'autres preuves à vous donner... êtes-vous assez généreux pour y croire?... pour me défendre seul contre l'opinion qui m'accuse ?

FRITZ.

Mam'zelle Henriette !

HENRIETTE.

Vous n'aurez point à vous en repentir... je vous le jure... c'est acquérir à ma reconnaissance des droits éternels, c'est m'enchaîner à vous par un bienfait que ma vie entière pourrait à peine acquitter... Oui, Fritz... je ne vous ai point trompé.... je suis digne de vous.... je l'atteste devant Dieu qui m'entend... Me croyez-vous ?

FRITZ.

Mais... écoutez donc !

mad. CHARLOTTE *bas à Fritz.*

Seriez-vous encore sa dupe ?

HENRIETTE.

Répondez?... au fond du cœur me croyez-vous ?

FRITZ *hésitant et regardant madame Charlotte.*

Eh bien !... eh bien, non !

HENRIETTE *froidement.*

Il suffit.... Il ne m'importe plus maintenant de

vous convaincre, et toute affection est éteinte en mon cœur.

FRITZ.

Oui, perfide!.... oui, vous l'avez voulu.... je prends ma foi pour l'offrir à quelqu'un qui en fut plus digne que vous, à madame Charlotte dont j'ai méconnu la tendresse... c'est elle que j'aime, que j'épouse...

MAD. CHARLOTTE.

Pour vous, mademoiselle, je vous donne encore jusqu'à ce soir; d'ici là, vous pouvez chercher un autre asile, et je m'en vais écrire à votre père pour lui apprendre les motifs de votre départ.

HENRIETTE.

Mon père!

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

HENRIETTE *seule.*

Mon père!.... a-t-elle dit?

RECITATIF.

De quels nouveaux malheurs vient-on mépouvanter?
Qu'ai-je fait pour les mériter?

AIR.

Un ciel serein et sans nuage
Ne m'annonçait que d'heureux jours,
Et ma vie, exempte d'orage,
S'écoulait paisible en son cours.

Soudain éclate avec furie
L'orage que j'avais bravé;
L'honneur, le repos de ma vie,
Hélas! ils m'ont tout enlevé!

Je n'ai plus d'amis sur la terre,
Chacun me fuit avec effroi;
Et peut-être, de mon vieux père,
Les bras vont se fermer pour moi.

Dieu puissant que j'implore,
 Toi qui lis dans mon cœur,
 Toi seul me reste encore,
 Deviens mon protecteur!

SCENE IV.

HENRIETTE, FREDERIC.

HENRIETTE *l'apercevant et jetant un cri.*

O ciel !... (*elle s'enfuit à l'autre bout du théâtre.*)
 vous, monsieur ! vous l'auteur de tous mes maux !...
 qui vous amène en ces lieux... que vous manquez-
 il encore ?... est-ce le spectacle de ma douleur et la
 vue de mes larmes ?...

FREDERIC *les yeux baissés et parlant lentement et
 avec peine.*

Henriette, je suis un malheureux que le remords
 accable, qui n'ose lever les yeux sur vous, qui n'ose
 même implorer à vos pieds une grâce qu'il est indi-
 gue d'obtenir... J'ai détruit votre bonheur... celui
 de Fritz...

HENRIETTE *de même.*

Il m'abandonne aussi ! il en épouse une autre...
 je ne lui en veux pas... Puisqu'il a pu vous croire...
 il ne me méritait pas... et je ne puis aimer long-temps
 ceux que je n'estime plus !

FREDERIC.

Ah !... vous prononcez mon arrêt... mais... vous
 ne pouvez savoir, vous ne saurez jamais... ce que
 je souffre... ni les tourmens que j'éprouve...

HENRIETTE.

Et quels sont-ils ? Pour vous rendre le bonheur,
 pour adoucir vos chagrins... j'aurai sacrifié ma vie
 mais mon honneur, mais celui de mon père, pou-
 vais-je vous les donner ?

FREDERIC.

Écoute... (*regardant autour de lui et à voix basse.*)
telle est l'horreur de mon sort... que je ne puis réparer mon crime, sans en commettre un nouveau, sans mériter aux yeux du monde et aux miens les reproches que tu m'adresses...

HENRIETTE.

Que dites-vous ?

FREDERIC.

Que je suis seul coupable... et que c'est à moi de m'en punir.. J'irai loin de vous, loin de ma patrie chercher la mort que j'ai méritée...

HENRIETTE *avec tendresse.*

Frédéric !

FREDERIC.

Mais ces lieux que je quitte... tu ne peux y rester... après l'éclat d'aujourd'hui!... Retourne vers ton vieux père qui jadis a sauvé le mien... porte-lui cet écrit... cherchez tous deux dans un asile éloigné le repos et le bonheur... tu peux encore le retrouver... toi!... (*à voix basse.*) tu n'as rien à te reprocher.

HENRIETTE.

Cet écrit doit-il au moins me justifier à ses yeux ?

FREDERIC.

Cet acte est pour toi seule... il t'appartient. Décidé à mourir... je n'ai plus besoin de rien... et je t'abandonne dès ce moment... tous mes biens, tout ce que je possède...

HENRIETTE *le repoussant.*

Et vous pouvez croire...

FREDERIC *d'un air suppliant.*

Ah ! ne m'accablez pas... Ne me refusez pas le seul moyen que le ciel m'offre encore de réparer mon crime.

HENRIETTE *avec fierté et jetant l'écrit loin d'elle.*

Ce ne sont point vos trésors qu'il me faut... c'est la vérité... la vérité toute entière... qui seule peut me justifier à tous les yeux ! Refuserez-vous une pauvre fille qui vous demande à genoux de lui rendre l'honneur ?

DUO.

HENRIETTE.

Au nom du Dieu tout-puissant,
Du Dieu qui nous entend,
Ici je vous implore !

FREDERIC.

Ah ! rien n'égale mon tourment !

HENRIETTE.

Ce matin vous disiez encore :

(Reprise du motif de la romance du 2^e acte.)

« O toi qui fus ma sœur, ma compagne fidèle,
» De ma mère reçois ce souvenir chéri !

FREDERIC *troublé.*

O ciel !

HENRIETTE.

« Je jure ici devant Dieu, devant elle,
» D'être toujours ton frère, ton ami ! »

FREDERIC *cachant sa tête dans ses mains.*

Ah ! malheureux.

HENRIETTE *lui montrant la chaîne qui est à son cou.*

De votre mère

Ce souvenir... le voici.

FREDERIC *hors de lui.*

Mon Dieu ! que dois-je faire ?

HENRIETTE.

Ah ! rendez-moi mon frère,

Rendez-moi mon ami.

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Il balance, il hésite...
Que la voix de l'honneur
Arrive à votre cœur !

FREDERIC.

Ah ! quel trouble m'agite !
Et l'amour et l'honneur
Se disputent mon cœur.

FREDERIC dans le dernier trouble.

Je n'y résiste plus... O justice suprême!
S'il faut pour te sauver perdre tout ce que j'aime,
Et moi-même avec elle... Apprends donc, tu le veux,
Apprends donc mon secret...

HENRIETTE.

Achevez!

FREDERIC apercevant Saldorf qui entre.

Ah! grands dieux!

Saldorf!... qu'allais-je faire ? (*bas à Henriette.*)
Je ne puis... ce secret n'est pas le mien... mais je te
sauverai .. je le jure... Adieu, je reviens...
(*Il sort.*)

SCÈNE V.

HENRIETTE, SALDORF, qui est entré à la fin
de la scène précédente.

SALDORF.

Monsieur le comte, mon cher Frédéric!... Eh
bien! il disparaît... sans me parler, sans vouloir
m'entendre... il est fâché contre moi... et j'en suis
désolé!... Aussi je venais me justifier auprès de lui,
et auprès de toi, ma chère Henriette...

HENRIETTE.

Vous, monsieur!

SALDORF.

Eh! oui... j'avais juré au comte de Lowenstein de
ne jamais parler de ce qu'il m'avait confié... et c'était
bien mon dessein, mais ce hasard que je ne pouvais
prévoir... ce jaloux de Fritz qui nous écoutait... et
puis, j'en conviens, j'ai eu tort... j'ai peut-être forcé
le comte de Lowenstein à parler plus qu'il n'aurait
voulu... mais c'est que je suis susceptible en diable
sur le point d'honneur, et qu'il m'était venu un ins-
tant une idée... si absurde... (*apercevant le papier*

qui est à terre.) Eh ! mais, qu'est-ce que je vois-là ? quel est ce papier ? une donation en bonne forme... signée du comte de Lowenstein !... (*lisant.*) Donner à cette petite fille une somme aussi énorme !... décidément il en est fou... il en perd la tête... (*à Henriette.*) Tiens, mon enfant... voilà qui est à toi, qui est en ton nom...

HENRIETTE *le repoussant de la main.*
Je le sais, monsieur, et je l'ai déjà refusé.

SALDORF.

Et pourquoi ?

HENRIETTE.

C'est que... l'accepter, serait avouer que je suis coupable... (*prenant le papier des mains de Saldorf et le déchirant.*) et je vous le répète, monsieur, je ne le suis pas...

SALDORF *riant.*

C'est très-bien !... et je le conserverais, si ces demoiselles, ou si Fritz était là... (*regardant autour de lui.*) à moins qu'il nous écoute encore ! (*à demi-voix.*) Mais entre nous deux... à moi, qui suis au fait, tu peux bien avouer...

HENRIETTE.

Et quoi donc ?...

SALDORF.

Avouer... ce qui en est... Car enfin, ne nous fions pas... j'étais là quand on l'a arrêté au moment où il descendait du balcon.

HENRIETTE *étonnée.*

Quel balcon ?

SALDORF.

Celui de mon hôtel, le balcon au premier, qui donne sur la chambre où tu as passé la nuit..

HENRIETTE.

Mais je n'ai point passé la nuit à l'hôtel...

SALDORF.

Que dis-tu ?

HENRIETTE.

Madame de Saldorf m'a renvoyée avant minuit... Elle a voulu rester seule... et moi, sans que personne me vit, je suis rentrée à la maison... d'où je ne suis sortie que ce matin...

SALDORF.

O ciel!... et pour qui donc alors Frédéric allait-il cette nuit dans mon hôtel?...

HENRIETTE.

Qu'entends-je!...

SALDORF.

Il n'y avait que ma femme... elle y était seule... elle avait voulu y rester seule!... c'était pour le recevoir... elle l'attendait! plus de doutes...

HENRIETTE *à part.*

Malheureuse! qu'ai-je fait.. (*allant à Saldorf.*)
monsieur!

SALDORF *furieux.*

Laisse-moi...

DUO.

SALDORF.

Que ce lâche, ce téméraire,
Redoute ma juste colère.
Rien ne peut calmer ma fureur;

Je punirai le séducteur.

HENRIETTE.

Pour les sauver que puis-je faire?
Inspire-moi, Dieu tutélaire!

Comment, hélas! toucher son

(cœur ?

Comment désarmer sa fureur ?

HENRIETTE *à part.*

Je connais donc enfin ce funeste mystère !

SALDORF *qui s'est mis à la table et qui écrit.*

« Je sais tout, mon outrage et votre trahison ;

» J'abandonne à jamais une épouse coupable.

» Je brise tous nos nœuds, mais d'un affront semblable
 » Votre sang aujourd'hui doit me rendre raison.
 » Je vous attends. »

(*Il ferme la lettre.*)

HENRIETTE à part.

Ah! leur perte est jurée!

Ma bienfaitrice, hélas! déshonorée...

Frédéric expirant... O remords superflus!

Et c'est moi qui les ai perdus!....

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Pour les sauver que puis-je faire?
 Inspire-moi, Dieu tutélaire!
 Comment leur rendre le bon-
 (heur?)

Montrant Saldorf.)

Et comment tromper sa fureur?

SALDORF.

Que ce lâche, ce téméraire,
 Redoute ma juste colère.
 Rien ne peut calmer ma fureur.

Je punirai le séducteur;
 Courons punir le séducteur.

(*Il va pour sortir, et Henriette qui le retient le ramène au bord du théâtre.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, MAD. CHARLOTTE, FRITZ,
 MINA ET PLUSIEURS DEMOISELLES DU MAGASIN,
*sortant de la porte à gauche, et s'arrêtant
 au fond pour écouter.*

MAD. CHARLOTTE.

Eh! mais quel bruit fait-on chez nous,

FRITZ.

C'est Henriette; taisez-vous.

HENRIETTE *retenant Saldorf.*

Un seul instant écoutez-moi.

SALDORF.

Non, je cours le punir, l'honneur m'en fait la loi.

HENRIETTE.

Gardez-vous d'écouter l'erreux qui vous abuse...

SALDORF.

Une erreur, dites-vous? quand, d'après vos récits...

HENRIETTE.

Pour me justifier, je cherchais une excuse;
Et vous tromper alors pouvait m'être permis.
Mais l'honneur me défend de souffrir qu'on accuse
Une autre d'un forfait que moi seule ait commis.

SALDORF *avec joie.*

Quoi ! ma femme...

HENRIETTE *à voix basse.*

N'est point coupable.

SALDORF.

Et Frédéric ?

HENRIETTE *de même.*

Il a ma foi.

SALDORF.

Et ce rendez-vous ?

HENRIETTE *de même.*

Était pour moi.

SALDORF.

Et celle qu'il aime ?

HENRIETTE *de même.*

C'est moi.

C'est moi seule... c'est moi ;

Je le confie à votre foi.

FRITZ, MAD. CHARLOTTE, ET LES JEUNES FILLES *restées
au fond du théâtre, s'avancent en ce moment.*

O trahison épouvantable,

Elle convient de son forfait !

HENRIETTE *avec effroi.*

O ciel ! on m'écoutait !

ENSEMBLE.

FRITZ.

Ah ! c'est indigne ! ah ! c'est in-

fame !

Craignez le courroux qui m'en-

flamme !

Elle en convient !.. ah ! quelle

(horreur !

Non, rien n'égale ma fureur !

MAD. CHARLOTTE ET LES
JEUNES FILLES.

Ah ! c'est indigne ! ah ! c'est in-

(fame !

On peut aimer au fond de l'ame.

Mais en convenir ! quelle hor-

(reur !

Rien n'excuse une telle erreur.

SALDORF à part.**HENRIETTE dans le dernier accablement.**

Le calme rentre dans mon ame ! Grand Dieu ! toi qui lis dans mon
 Ai-je pu soupçonner ma femme ? C'est ton appui que je réclame
 Je ris de ma propre fureur , Car je sens défaillir mon cœur
 Et je reviens de mon erreur. Et je succombe à mon malheur

FRITZ à madame Charlotte.

Ah ! je n'ai plus de doute en ma fureur jalouse !
 Et c'est vous , à-présent , oui , c'est vous que j'épouse.

MAD. CHARLOTTE.

Mais , après de pareils aveux ,
 Comment la garder en ces lieux ?

ENSEMBLE.**SALDORF.**

Ah ! que je plains son sort af-
 (fieux !
 C'est un arrêt trop rigoureux.

MAD. CHARLOTTE.

Oui , je l'exige , je le veux ;
 Sortez à l'instant de ces lieux.

FRITZ ET LE CHŒUR.

Après de semblables aveux ,
 Sortez à l'instant de ces lieux.

HENRIETTE pâle et tremblante.

Fuyons , fuyons loin de ces lieux ,
 Cachons ma honte à tous les
 (yeux.)

(On lui ouvre un passage. Elle va pour sortir
 par la porte du fond , lorsque Frédéric pa-
 rait et la ramène par la main.)

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.**LES PRÉCÉDENS , FREDERIC.****FREDERIC.**

La chasser !.. et pourquoi ?.. Qui l'oserait , quand
 je prends sa défense ?

FRITZ.

Sa défense... Ah bien ! oui... il n'est plus temps ,
 elle a tout avoué.

FREDERIC étonné.

Que dites-vous ?

SALDORF *le prenant à part, et à voix basse.*

Oui, mon cher, et ce que vous pouvez faire de mieux maintenant, c'est de vous taire... car la pauvre enfant est convenue de tout... fort heureusement pour moi qui, sur quelques mots mal interprétés, allais me brûler la cervelle avec vous...

FREDERIC *cachant son trouble.*

Se peut-il ! (*s'approchant d'Henriette avec confusion et respect.*) Comment ! Henriette... vous avez dit...

HENRIETTE *se levant du fauteuil où elle était tombée et se soutenant à peine.*

Oui, monsieur... qu'importe la perte d'une pauvre fille... Je devais trop à ma bienfaitrice... pour la laisser soupçonner... dites-lui que je n'oublierai jamais ses bontés... mais maintenant... (*à voix basse et avec une expression douloureuse.*) je crois que nous sommes quittes !

FREDERIC.

Mais moi, Henriette, je ne le suis pas envers vous, et je dois témoignage à la vérité... (*à haute voix.*) Oui, je l'aimais, j'en conviens ; mais j'atteste que toujours vertueuse, Henriette n'a rien à se reprocher, et qu'elle n'a d'autre tort que mon amour qui l'a compromise. (*s'approchant d'elle.*) Ce matin, Henriette, ces richesses, ces trésors que je vous offrais pour réparer ma faute, vous les avez repoussés...

FRITZ *et* MAD. CHARLOTTE.

Serait-il vrai !...

SALDORF.

J'en ai été le témoin.

FREDERIC.

Eh bien ! je vous les offre encore. Les refuserez-vous de la main d'un époux ?..

MORCEAU D'ENSEMBLE.

TOUS.

Grand Dieu ! lui ! son époux !...

HENRIETTE *éperdue et tombant dans le fauteuil qui est près d'elle.*

Vous, Frédéric ! que dites-vous ?

FREDERIC.

(Reprise de la romance du deuxième acte.)

O toi, qui fus toujours ma sœur et mon amie,
J'avais juré de protéger ta vie ;
Pour protecteur accepte ton époux !

HENRIETTE.

De respect, de reconnaissance,
C'est moi qui tombe à vos genoux.

FRITZ à madame Charlotte.

Eh bien ! eh bien ! avais-je tort d'être jaloux ?

MAD. CHARLOTTE.

Former une telle alliance !...

Jamais un tel bonheur ne nous arriverait !

FREDERIC à Henriette.

Ta bienfaitrice approuve mon projet,
Que je venais de lui faire connaître.
Partons, elle nous attend.

SALDORF.

La noblesse crierait peut-être :
Mais franchement... oui, franchement,
Il ne pouvait faire autrement.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Elle est comtesse ! ah ! quel bonheur !
Chantons ! célébrons leur bonheur.

EMO